



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

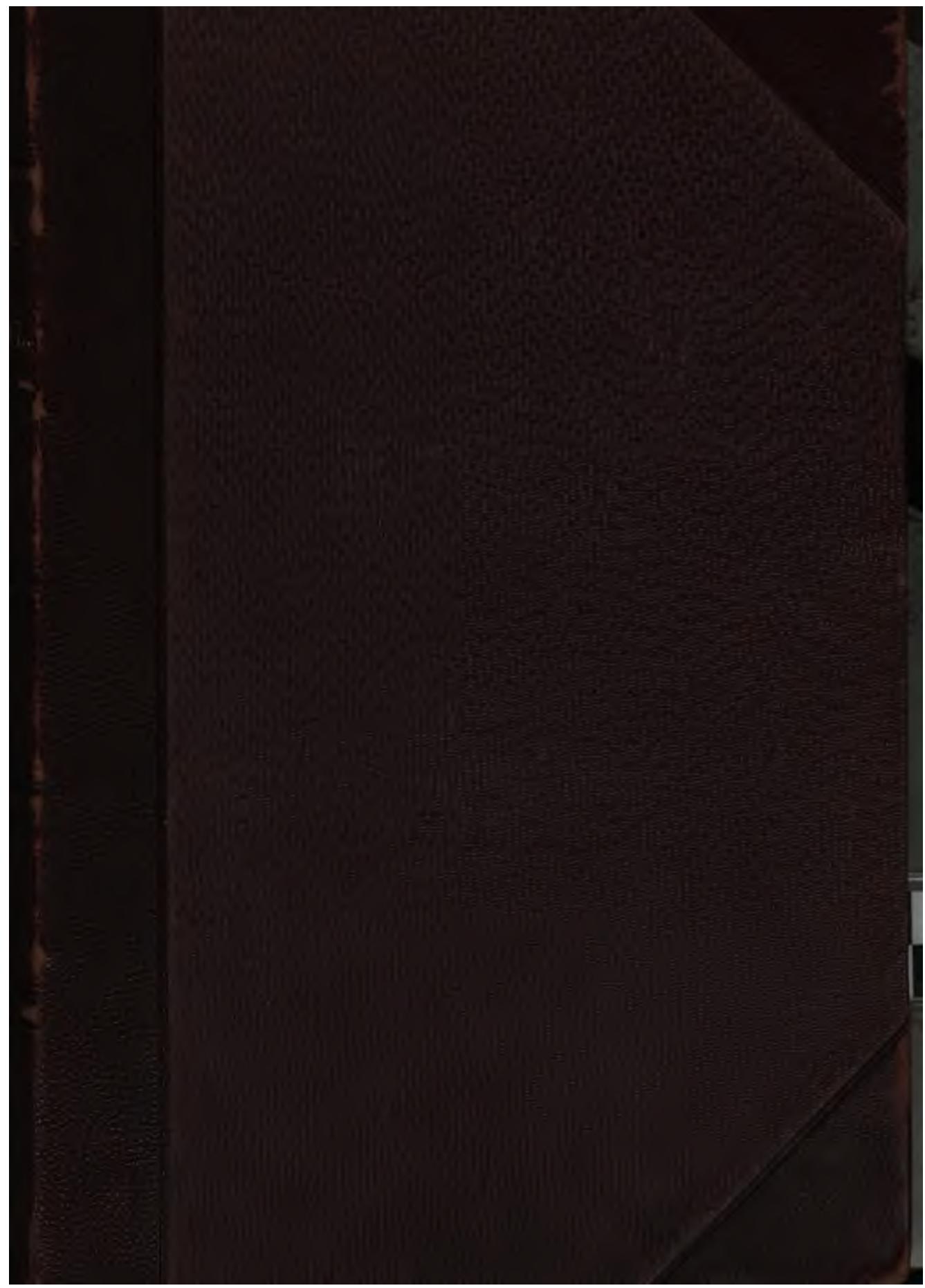
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



25. l. 5



25. l. 5

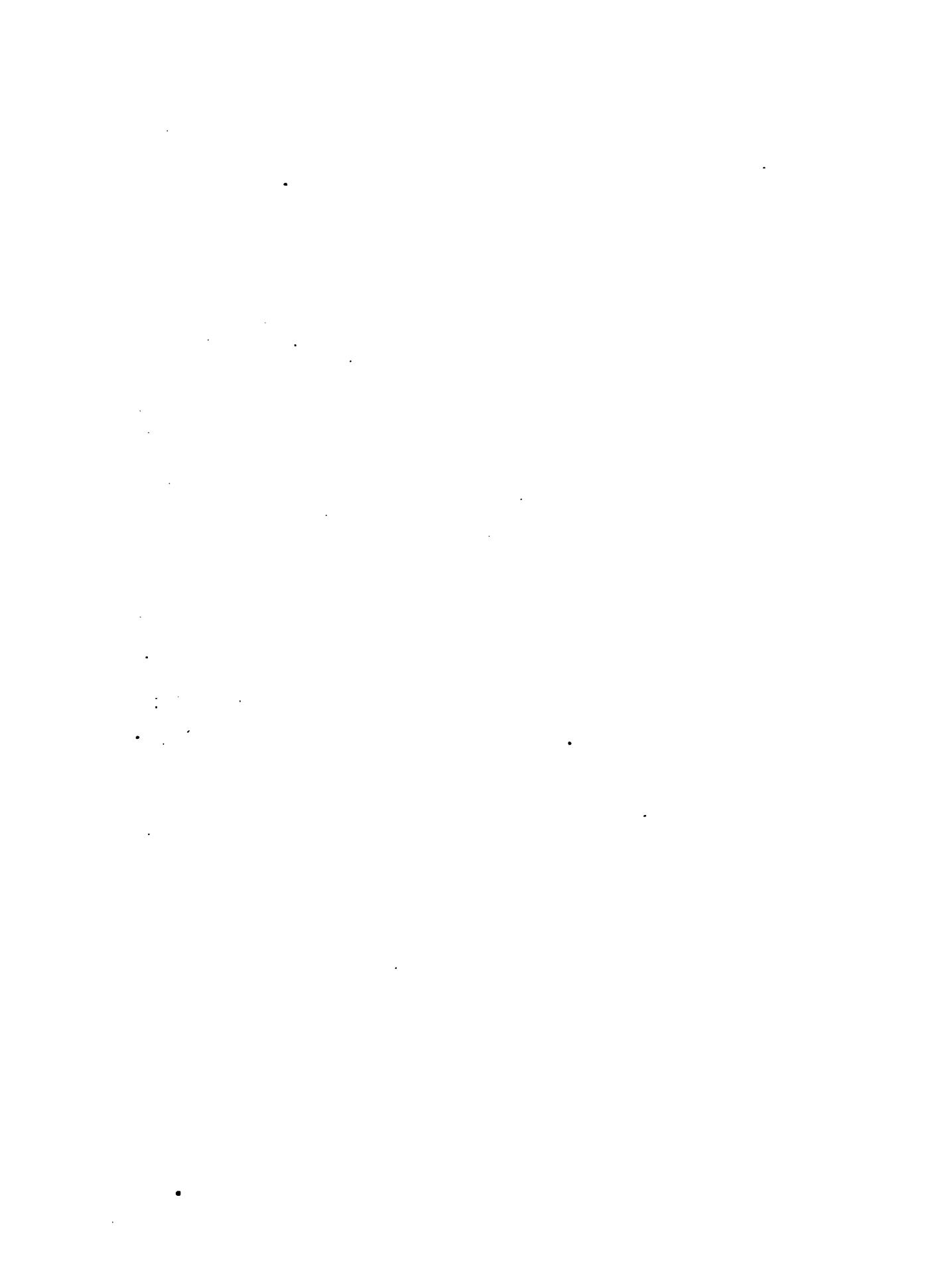
25. l. 5













L'ART  
THÉATRAL

PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET, COUPY ET C<sup>ie</sup>  
Rue Garancière, 5.

# L'ART THÉATRAL

PAR M. SAMSON

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

ORNÉ DE PORTRAITS PHOTOGRAPHIÉS PAR FRANCK  
D'APRÈS LES ORIGINAUX

—  
PREMIÈRE PARTIE



PARIS  
E. DENTU, ÉDITEUR  
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES  
Galerie d'Orléans, 13 & 17, Palais-Royal

1863

Tous droits réservés.



## **A LA COMÉDIE-FRANÇAISE**

**HOMMAGE DE PROFOND RESPECT ENVERS SON PASSÉ,  
DE LOYALE ET DÉVOUÉE AFFECTION  
POUR LES ARTISTES HONORABLES DONT JE PARTAGE LES TRAVAUX  
DEPUIS TRENTE-SIX ANS.**

**SAMSON.**



Je reconnais que le titre de cet ouvrage n'est pas rigoureusement exact. Je n'ai voulu parler que de l'art du comédien, et le mot *théâtral* s'applique aussi bien à la composition qu'à l'exécution des œuvres dramatiques. Louis Riccoboni a intitulé un poème sur la même matière : *Dell'arte rappresentativa*. Malheureusement, nous n'avons en français aucun mot équivalent. Le poème de Dorat s'appelle *la Déclamation*. Il était trop connu pour que je me permisse d'en emprunter le titre, et j'en ai encore été détourné par d'autres raisons, que mes lecteurs pourront apprécier. Dorat donne des préceptes sur la tragédie, la comédie, l'opéra et la danse ; quant à moi, je me suis borné au genre et au répertoire du Théâtre-Français. Mais par des analyses de rôles, par d'autres détails qui n'entraînent point dans le plan adopté par Dorat, mon œuvre s'est étendue : ainsi s'explique comment elle se compose de huit chants, au lieu de

quatre seulement auxquels s'est borné l'auteur de *la Déclamation*. En restreignant mon sujet, je l'ai développé.

Je n'ai nommé aucun des auteurs et des acteurs vivants. Il m'en a coûté de ne pas accorder à plusieurs d'entre eux le tribut d'éloges dont ils me semblent dignes; mais citer des noms, c'était peut-être blesser la susceptibilité de ceux qui n'auraient point été nommés : j'ai donc cru devoir m'imposer cette réserve.

---

# CHANT PREMIER



## CHANT PREMIER

De cet art enchanteur, si longtemps outragé,  
Que la raison défend contre le préjugé,  
Où doit briller du cœur une étude savante,  
Et par qui sous nos yeux la pensée est vivante,  
Qui d'un mobile acteur fait tant d'hommes divers,  
J'essaierai de tracer les leçons dans mes vers.

Par mon faible talent discrédités d'avance,  
Peut-être mes conseils manqueront de puissance.  
Horace et Despréaux avaient bien mérité  
D'enseigner et leur siècle et la postérité :  
Le précepte donné de si haut, on l'accepte,  
Sûr que l'exemple marche à côté du précepte.  
Mais quand sur ses travaux il n'est point appuyé,  
A l'école par nous le maître est renvoyé.  
Tous mes jours consacrés à l'art que j'idolâtre,  
Plus d'un acteur aimé dont j'ornai le théâtre,  
Et de qui (pour mon cœur précieux souvenir!)  
J'ai peut-être hâté le brillant avenir,  
Voilà ce qu'à défaut d'une gloire plus belle,  
Non sans un peu d'orgueil, j'invoque et je rappelle.

Il faut que du poète interprète éclairé,  
L'acteur soit comme lui brûlé du feu sacré.

Prêtant à son enfance une grâce nouvelle,  
L'instinct imitateur dans ses jeux se révèle ;  
Voyez cet écolier que l'on vient de punir :  
A-t-il du châtiment le triste souvenir ?  
Non : du maître importun qui l'instruit et le garde  
Il contrefait la voix grondeuse et nazillarde.  
Promenant lentement un regard inhumain,  
Lunettes sur le nez et férule à la main,  
Il redit du pédant l'ennuyeuse semonce ;  
La parole se traîne et le sourcil se fronce :  
Ce visage enfantin, paré de tant d'appas,  
S'efforce à se donner les rides qu'il n'a pas.  
Effrayés un moment par trop de ressemblance ,  
Ses jeunes compagnons l'écoutent en silence ;  
Mais bientôt en plaisir leur effroi s'est changé :  
Dans la troupe attentive un rire prolongé  
Du Préville futur a caressé l'oreille ,  
Et l'orgueil de l'artiste en son âme s'éveille.

Cet autre, à qui les Grecs et les Romains sont chers,  
Ne consacre sa voix qu'à de tragiques vers ;  
Des Lekain, des Talma le souvenir l'assiége.  
Ennemi des tyrans, comme on l'est au collége ,  
Que de fois on l'entend d'un vers républicain  
Châtier tout à tour et César et Tarquin !  
Les fiers éclats de voix qu'il lance avec colère  
Lui valent dans sa classe un succès populaire :  
Il aimera plus tard à se ressouvenir  
De ce présage heureux des lauriers à venir.

L'art du comédien a-t-il besoin d'un maître ?  
Selon certains docteurs trop écoutés peut-être,  
Non : la seule nature enseigne les beaux-arts,  
Et qui veut de la scène affronter les hasards  
Ne se doit confier qu'à ce maître suprême.  
Vers des chemins nouveaux les poussant elle-même ,

Seule, elle a su former nos plus fameux talents ;  
Elle souffle à leurs cœurs ces sublimes élans  
Qu'étoufferaient en eux des leçons routinières,  
Et qui, brisant de l'art les gênantes barrières,  
Jettent au sein ému des spectateurs surpris  
Un juste enthousiasme attesté par des cris.  
L'instinct, guide plus sûr qu'une vaine science,  
Les leçons du public et de l'expérience  
Valent mieux qu'un pédant qui, sec et compassé,  
Vous parle de chaleur avec un ton glacé.  
Ce don qui vient du ciel et que l'artiste envie,  
L'originalité par lui vous est ravie :  
Il soumet votre corps et votre âme à ses lois,  
Impose sa pensée et son geste et sa voix,  
Et, bornant du talent l'impétueuse course,  
Des inspirations tarit en lui la source.  
Faut-il donc enchaîner le vol audacieux  
Du jeune aigle essayant ses ailes dans les cieux ?

D'où vient cette barbare et stupide manie ?  
La fière liberté, compagne du génie,  
Mère des grands talents, des grandes actions,  
Est nécessaire aux arts ainsi qu'aux nations.  
Les règles sont des fers qu'un vrai talent méprise ;  
La médiocrité les porte, et lui, les brise.  
Semblable aux gais marquis par Molière décrits,  
Le grand acteur sait tout sans avoir rien appris.  
Soyez, fuyant l'étude avec persévérance,  
A l'inspiration forcé par l'ignorance.

De ces pompeux discours le vulgaire est charmé.  
Qu'un jeune débutant, par des leçons formé,  
Conquière sur la scène un succès légitime,  
Aux mains qui l'ont guidé refusant toute estime :  
Il ne doit qu'à lui seul les beautés de son jeu,  
Dit-on, et l'écolier devient un demi-dieu.

Si quelque ombre obscurcit cet astre qui se lève,  
Le maître est accusé des défauts de l'élève :  
Dans les liens de l'art il l'ose emprisonner.

Quoi ! ce langage encor nous doit-il étonner ?  
Naguère avec audace outrageant la mémoire  
De ces vieux écrivains dont nous aimons la gloire,  
Et foulant sous les pieds, comme un joug importun,  
Avec les lois du goût celles du sens commun,  
Des hommes que l'orgueil remplissait de démence  
Craient : Gloire à nous seuls ! notre règne commence.  
Pour préparer à l'art un superbe avenir,  
Il faut des jours anciens briser le souvenir.  
Des poétiques cieux vivent les futurs aigles !  
Les règles nous gênaient ; nous proscrivons les règles.  
Copiant sans relâche un ennuyeux passé,  
L'esprit humain rampait, dans l'ornière enfoncé.

Que le génie enfin n'ait que lui seul pour maître,  
Et, les règles à bas, les chefs-d'œuvre vont naître.

Où nous ont-ils conduits, ces discoureurs subtils?  
Les règles ne sont plus: les chefs-d'œuvre, où sont-ils?

Vers la scène entraîné par un penchant bizarre,  
De ses présents pour vous si le ciel fut avare,  
S'il ne vous créa point pour cet art périlleux,  
Le maître le plus docte et le plus merveilleux  
Lutterait vainement contre votre impuissance.  
Dieu des vers, Dieu des arts, au jour de leur naissance,  
Tu désignes du doigt tes glorieux élus.  
Épuisé de fatigue et d'efforts superflus,  
Qui n'a pas dans son sein ta flamme et ton génie,  
D'un triste avortement subit l'ignominie.

Mais lorsque ton regard sur nous s'est arrêté ,  
Quand , d'un rêve de gloire en secret tourmenté ,  
Un mortel sent en lui ta divine présence  
Et porte du talent la féconde semence ,  
Que d'un maître attentif les soins judicieux  
Cultivent sans retard ce germe précieux.  
On veut qu'un jeune acteur , entrant dans la carrière ,  
Interprète Corneille et Racine et Molière ,  
D'un pied sûr et hardi tente leurs profondeurs ,  
Sans qu'un flambeau voisin lui prête ses lueurs ,  
Sans qu'un fil secourable , en dissipant sa crainte ,  
Affermisso sa marche au fond du labyrinthe !  
Comment peut-il , d'hier sur la scène arrivé ,  
Peindre le cœur humain qu'il n'a point observé ?  
Recevra-t-il du ciel le secret difficile  
Du guider sans effort une voix indocile ?  
Saura-t-il le pouvoir d'un silence éloquent ,  
D'un débit moins pressé , d'un geste peu fréquent ?

Saura-t-il que d'un mot plaisant, terrible ou tendre,  
On double la valeur en le faisant attendre,  
Et que souvent aussi d'un mot trop attendu,  
Comique ou sérieux, l'effet serait perdu?  
Où donc puisera-t-il le goût des convenances,  
Et de la grandeur simple, et des fines nuances?  
De mille autres secrets dois-je parler encor,  
Science du talent, mystérieux trésor,  
Dont un novice acteur ne fait point la conquête  
Sans un Mentor prudent qui l'excite ou l'arrête,  
Et ranimant un cœur des obstacles lassé,  
Aplanisse la route où lui-même a passé?

Un des plus grands acteurs dont se vante la France,  
Baron, vit par Molière adopter son enfance.  
De la scène plus tard l'ornement et l'appui,  
Jeune, il fut son ouvrage et grandit près de lui :

Son maître lui transmit la haine salutaire  
Du débit cadencé qu'admirait le parterre.  
D'un regard paternel épiant ses progrès,  
Il fixa dans sa voix ces tons simples et vrais  
Qu'ignorait un acteur à soi-même funeste,  
Montfleury succombant sous les fureurs d'Oreste,  
D'autres aux cris aigus, au jeu plein de fureur,  
Et déchirant l'oreille encor plus que le cœur.  
Qui pourrait mesurer la hauteur infinie  
Où monte le talent guidé par le génie ?  
Des fameux successeurs des Roscius français  
Pas un seul n'effaça l'éclat de ses succès;  
Deux muses à l'envi consacrent sa mémoire,  
Et son siècle en fuyant n'importe point sa gloire :  
Baron, sublime acteur par Molière enfanté,  
Marche, fier de son maître, à l'immortalité.

La rieuse Desmare a formé Dangeville,  
Et les leçons d'un maître ont dirigé Préville.

Pourquoi nous citez-vous l'aigle au vol orgueilleux ?  
Va-t-il, jeune imprudent, s'égarter dans les cieux ?  
Trop faible pour oser se fier à son aile,  
Il ne s'éloigne point de l'aire paternelle.  
Il faut que, pour aider son courage naissant,  
Ses ongles soient plus forts, son bec moins impuissant.  
Lorsque l'aiglon, quittant sa demeure sauvage,  
Sur la route des airs fait son premier voyage,  
Le père et sa compagne avec amour encor  
Veillent à ses côtés et guident son essor.  
Ils lui montrent comment l'aigle fond sur sa proie,  
De sa terrible serre et l'enlace et la broie,  
Comme il doit l'effrayer, en un choc furieux,  
Des éclats de sa voix, des éclairs de ses yeux,

Et revenant au nid , la victoire achevée,  
Y porter du butin une part réservée  
Que l'on retrouvera dans des jours de malheur :  
Leçon de prévoyance ainsi que de valeur !  
Et, plus hardi , bientôt le jeune aigle commence  
A planer, roi des cieux , dans son empire immense.

D'un sage maître ainsi les conseils révérés  
Au talent , au succès nous mènent par degrés.

Du sujet qui se livre à ses mains vigilantes  
Il n'étoffera point les qualités brillantes ;  
Mais il en règlera la mesure et l'emploi.  
Pour qu'en lui son élève ait une entière foi ,  
Qu'il ne soit point choisi parmi ees mercenaires ,  
Des rigueurs du public victimes ordinaires ,

Qui , par de longs malheurs justement éprouvés,  
Vous vendent le talent dont ils furent privés.  
Sa parole aura-t-elle un crédit légitime ,  
Si ses succès du moins ne commandent l'estime ?  
Que , simple en son langage , il évite toujours  
Et le ton dogmatique et les pesants discours :  
L'élève écoute peu la leçon qui l'ennuie.  
Le précepte donné , que l'exemple l'appuie.  
Du maître quelquefois on se moque tout bas ,  
Quand le maître prescrit et n'exécute pas.  
Il faut avec amour instruire la jeunesse ,  
Réprimer son orgueil , gourmander sa paresse ,  
Employer tour à tour le frein et l'éperon ,  
Retenir l'imprudent , exciter le poltron ,  
Réformer la nature et dompter l'habitude ,  
L'art du comédien veut une longue étude .  
Je plains celui qui vient , en d'imprudents essais ,  
A l'inspiration demander ses succès ,

Et, bien persuadé qu'à sa seule requête,  
Le talent va du ciel descendre sur sa tête,  
Dédaigneux des leçons, du travail et de l'art,  
Pour son Dieu seulement invoque le hasard :  
A peine a-t-il parlé qu'il se trouble; son rôle  
Sous un poids imprévu fait plier son épaule.  
Son courage s'enfuit; adieu cet avenir  
Dont ses rêves d'orgueil venaient l'entretenir !  
Adieu tant de lauriers cueillis en espérance !  
Qu'est devenue, hélas ! cette fière assurance,  
Ce cœur ferme et sans peur dont il se crut doué?  
Il voudrait fuir la scène où le voilà cloué.

Je ne veux point nier cette flamme divine,  
Ces soudaines clartés dont l'âme s'illumine,  
Et ce brûlant soleil de l'inspiration  
Éclairant notre jeu d'un lumineux rayon.

**Mais votre fol orgueil va-t-il prendre pour guides  
Ces fortunés hasards et ces éclairs rapides ?  
Croyez-vous qu'échauffés par un transport subit,  
Nous revêtrions le rôle en revêtant l'habit,  
Et qu'au moment fatal qui voit lever la toile,  
Ce rôle tout à coup à l'esprit se dévoile ?  
Non : chaque personnage à vos soins confié  
Dans ses moindres détails veut être étudié.  
Mais devant le public que l'étude s'efface :  
Sachez de vos efforts nous dérober la trace.  
Que le texte, par vous mille fois répété,  
Sorte de votre bouche avec facilité.  
Méditez, réglez tout, essayez tout d'avance :  
Un assidu travail donne la confiance.  
L'aisance est du talent le plus aimable attrait :  
Un jeu bien préparé nous semble sans apprêt.**

L'inquiet laboureur dans les sillons qu'il creuse  
Sème l'espoir doux d'une moisson heureuse.  
Quand le ciel lui sourit, son labeur obstiné  
Change une terre ingrate en un sol fortuné;  
Il a pour récompense une moisson féconde:  
Méritez, comme lui, que le ciel vous seconde.

N'allez pas, imprudent et paresseux acteur,  
Attendre incessamment le souffle inspirateur,  
Et qu'à le recevoir l'étude vous prépare.  
Sur un frivole esprit si parfois il s'égare,  
Il se plaît à jeter aux sérieux talents  
Et de nouveaux effets et d'imprévus élans,  
L'émotion puissante et l'entraînante verve.  
Mais, en s'abandonnant, que l'artiste s'observe;  
De vos heureux hasards sachez vous souvenir:  
Ce qu'il n'a pas produit, l'art doit le retenir.

L'acteur qui du talent veut atteindre le faîte,  
Quand il livre son cœur, doit conserver sa tête.  
Il ajoute aux effets dès longtemps préparés  
Des tons, des mouvements par la scène inspirés.  
Ainsi se forme un rôle; ainsi toujours grandissent  
Ceux que l'intelligence et le goût applaudissent :  
Par l'inspiration, si chère aux insensés,  
L'étude et le travail ne sont point remplacés ;  
Si quelquefois en nous brille son étincelle,  
Jamais un rôle entier n'est révélé par elle,  
Et qui l'attend toujours rarement la reçoit.  
Quand l'Éternel eut dit : « Que la lumière soit ! »  
Elle fut : d'un acteur l'ignorance grossière  
Croit pouvoir à son tour commander la lumière;  
La nuit seule apparaît : mais pour les sots acteurs  
Dieu créa le faux goût et les sots spectateurs.

O vous qui, partisans d'un dangereux système,  
Aux maîtres, aux leçons prodiguez l'anathème,  
Connaissez-vous celui qui voulut autrefois  
Une école pour l'art dont j'offre ici les lois ?  
C'est Lekain, de son temps le modèle et l'idole,  
Et Talma, ce grand maître, est sorti d'une école.  
Talma, qui du passé n'eut jamais le dédain,  
Par la voix de Monvel s'inspirait de Lekain,  
Et du vieux compagnon de sa naissante gloire  
Toujours interrogeant la fidèle mémoire,  
Cherchait ce qu'avaient fait les héros de son art,  
Dumesnil et Clairon et Lekain et Brizard.  
Quand plus tard on le vit sur le fauteuil d'Auguste  
Obtenir un triomphe aussi brillant que juste :  
« J'ai vu Monvel, dit-il, et je l'ai retenu ;  
Ne pouvant faire mieux, je me suis souvenu. »

Telle est du vrai talent la modeste parole :  
Il n'a point en lui-même une croyance folle ;  
Il ne veut point, épris de l'inspiration,  
Briser le vieux lien de la tradition.  
Mais du bon grain toujours il sépare l'ivraie ;  
Et d'un effet transmis si sa raison s'effraie ,  
S'il le trouve contraire au vrai sens de l'auteur,  
On ne le verra point, servile imitateur,  
S'incliner sottement devant un sot usage ;  
Car il n'offre au passé qu'un libre et juste hommage.

Amants du temps présent, trop de jeunes esprits  
N'ont pour les jours anciens que d'orgueilleux mépris.  
On les entend crier d'une voix téméraire :  
« Cela s'est fait; cela ne doit donc plus se faire. »  
A flétrir le passé soyons un peu moins prompts ;  
Mais devant ses erreurs ne courbons pas nos fronts.

**Parfois sur ses talents on se trompe soi-même :**

Un front plein de malice aspire au diadème ;  
Tel autre, avec la taille et le port d'un héros,  
Se croit né pour jouer les légers Figaros.  
Agnès veut aux Martons prêter son doux organe,  
Et Marton se draper en plaintive Ariane.

C'est au maître éclairé dont vous suivez les lois  
A diriger vos goûts, à guider votre choix.

Dans des rôles brillants quelquefois on se traîne,  
Des justes spectateurs on y brave la haine ;  
Et des rôles moins beaux, joués avec bonheur,  
En applaudissements changeraient leur rigueur.

**Trop d'acteurs ignorants ont monté sur la scène :**

L'un en vers inégaux fait gémir Melpomène,  
Et de la prosodie observant mal les lois,  
L'autre parle un français qui ressemble au patois.

Que les vers aient toujours leur mesure ordinaire.  
Avant de débuter, apprenez la grammaire.  
Plus tard en aurez-vous la force ou le loisir?  
Vous verrez chaque jour les travaux, le plaisir,  
L'orgueil de vos succès, une honte insensée,  
Détourner votre esprit d'une telle pensée.

Fleury fit admirer son persiflage exquis :  
Fils de comédien, il était né marquis.  
Quand l'âge sur son front posa ses mains livides,  
La main des grâces même en effaça les rides ;  
Adorable portrait des *dandys* du vieux temps,  
Il savait nous charmer à plus de soixante ans.  
Pour tant l'heureux vernis d'une rare élégance  
De cet acteur aimé cachait mal l'ignorance,  
Et quelquefois par lui le langage offensé  
Indignait le puriste à l'orchestre placé.

Mais d'un jeu fin et vrai le charme inexprimable  
Obtenait aussitôt le pardon du coupable.  
A parler purement employez vos efforts :  
Même avec ses talents gardez-vous de ses torts.

C'est peu de la grammaire ; il faut d'autres études :  
Donnez à votre esprit de nobles habitudes.  
L'histoire vous apprend, si vous la méditez,  
A juger les héros que vous représentez.  
Avec elle fouillez dans les replis des âmes :  
Ces êtres généreux, fourbes, altiers, infâmes,  
Que l'acteur sur la scène avec lui fait monter,  
Étudiez-les bien pour les ressusciter ;  
Qu'en les apercevant nous puissions reconnaître  
La couleur de leur temps, le lieu qui les vit naître.  
Grâce à votre art puissant, la mort nous les rendra ;  
Un antique passé sous nos yeux revivra.

Voyez ce qu'à l'histoire emprunte le poète,  
Ce que le goût admet, ce qu'il veut qu'on rejette.

Aux fidèles portraits par l'acteur présentés  
Quelques traits précieux parfois sont ajoutés.  
Achille, trop Français aux yeux de la critique,  
Quand Talma le jouait, paraissait plus antique.  
En peignant un amour à Zaïre fatal,  
Lekain, plus que Voltaire, était oriental.

Ces exemples fameux que le théâtre cite  
Avec discrétion veulent qu'on les imite;  
Pour un sujet novice ils seraient dangereux.  
Il faut qu'un talent mûr, que des succès nombreux  
Vous donnent en vous-même une foi légitime,  
Et qu'au public uni par un nœud plus intime,

**Vous méritiez l'honneur de corriger parfois  
L'auteur qui sur la scène emprunte votre voix.**

**Ces esprits, dont la plume à vos regards présente  
L'histoire de nos cœurs, sérieuse ou plaisante,  
Lisez-les; ils sauront vous rendre observateur :  
Ce devoir du poëte est celui de l'acteur.**

**Aimez aussi, goûtez la noble poésie ;  
Qu'elle verse sur vous sa céleste ambroisie.  
Ces chantres immortels, dont les antiques vers  
Ont à la fois instruit et charmé l'univers,  
Et ceux qui, s'élançant sur leurs sublimes traces,  
Ont conquis un grand nom chez les modernes races,  
Écoutez, admirez leurs lyriques accents.  
Leur poétique feu, leurs concerts ravissants**

Nourriront dans vos cœurs le goût de l'harmonie,  
Le saint amour du beau, le culte du génie.  
Vous apprendrez par eux, transporté dans le ciel,  
A mêler quelquefois l'idéal au réel.  
L'idéal, divin charme, est un besoin de l'âme :  
Au nom de la raison l'art même le réclame.

Ces travaux de l'esprit, occupant vos loisirs,  
Plus tard vous donneront d'intelligents plaisirs.  
Pourquoi préparez-vous, ignorants volontaires,  
Des talents illettrés aux scènes littéraires ?  
Noblesse oblige : eh bien ! le Théâtre-Français  
A vu de beaux talents et d'illustres succès.  
En fuyant de l'esprit la honteuse mollesse,  
Vous y mériterez vos lettres de noblesse.

Pour atteindre le but et vaincre ses rivaux,  
Partout, il faut l'étude et d'assidus travaux.  
Quoi que pense des sots la vanité frivole,  
Tout s'apprend : le passé du présent est l'école ;  
La leçon aux mortels arrive incessamment,  
Et notre vie, enfin, n'est qu'un enseignement.

Avec sa chaste grâce impossible à décrire,  
La mère, en souriant, nous apprend le sourire,  
Et sa bouche à l'enfant sur son sein appuyé  
Donne le premier mot avec peine essayé.  
Du premier pas qu'il fait réjouissant sa vue,  
Pour le mieux garantir d'une chute prévue,  
Elle place ses pieds, et lui montre comment  
L'un doit, précédant l'autre, avancer lentement.  
L'éclairant, par la foi, d'une douce lumière,  
Elle forme ses mains, sa voix à la prière.

Puis, sur un alphabet leurs doigts vont se poser ;  
L'enfant redit la lettre et reçoit un baiser.  
Bientôt Grecs et Latins se chargent de l'instruire ;  
A leur illustre école il apprend l'art d'écrire.  
S'il prétend devenir un Raphaël nouveau,  
Une savante main dirige son pinceau.  
Musicien, il faut, d'une ardeur studieuse,  
Apprendre des Mozart la langue harmonieuse,  
Et toujours des leçons le secours précieux  
Développe les dons qu'il a reçus des cieux.

Des règles, des travaux que j'ose leur prescrire,  
Quelques jeunes orgueils vont peut-être sourire.  
Qu'ils écoutent du moins avec docilité  
Les conseils de l'histoire et de l'antiquité.

Pour la seconde fois le jeune Démosthène  
Abordait en tremblant la tribune d'Athène,  
Et les Athéniens, pour la seconde fois,  
Étouffaient sous leurs cris son impuissante voix.  
Il se tait ; on le voit confus, baissant la tête,  
Du tumulte outrageant fuir l'horrible tempête.  
La honte sur le front, des larmes dans les yeux,  
L'odieuse tribune a reçu ses adieux.  
Adversaire, plus tard, de Philippe et d'Eschine,  
L'éloquence bouillonne en sa mâle poitrine.  
Bientôt, par son talent dominant son effroi,  
Il eût de la tribune été le puissant roi,  
Et de tous les esprits sa parole maîtresse  
Eût fait d'Athène encor la reine de la Grèce.  
C'en est fait maintenant d'un si noble dessein ;  
Sa généreuse ardeur doit mourir dans son sein.  
En servant sa patrie, il marchait à la gloire,  
Et son nom est rayé des pages de l'histoire :

Ainsi le veut un peuple et râilleur et cruel;  
Le divin orateur n'est qu'un obscur mortel.

Un acteur applaudi sur la tragique scène,  
Satyrus, aperçoit le triste Démosthène,  
Et, consolant son cœur profondément blessé :  
« Ton discours était bon ; tu l'as mal prononcé ;  
Mal dit, un bon discours n'est qu'une œuvre insipide. »  
Il lui fait réciter quelques vers d'Euripide,  
Les lui redit lui-même avec des tons nouveaux :  
Le jeune homme étonné les trouve encor plus beaux.  
Alors de l'art de dire il comprend la magie ;  
Il en voit la puissance, et, cœur plein d'énergie,  
Aux plus rudes travaux soudain il vient s'offrir ;  
Ce talent qui lui manque, il le veut conquérir,  
Il se dérobe au monde, et dans la solitude  
S'impose un long effort, une pénible étude,

**Sur les bords de la mer un réduit souterrain  
Abrite de son art ce futur souverain ;  
Il en sort pour marcher sur les bruyants rivages,  
Et là, sa voix déifie, appelle les orages.**

« **O vents, s'écriait-il, soufflez avec fureur ;  
Tempête, apporte-moi ta turbulente horreur.  
Des flots gonflés par toi les fougueuses colères  
M'offrent le grondement des rumeurs populaires,  
Ces murmures, ces cris, ce tumulte insensé  
Qui m'a de la tribune insolemment chassé.  
Mais j'y remonterai ; ma voix plus courageuse,  
Accoutumée aux bruits de ta voix orageuse,  
Saura leur imposer ses accents généreux :  
Si je lutte avec toi, c'est pour lutter contre eux. »**

On dit que sa parole obscure, embarrassée,  
Rendait péniblement sa rapide pensée,  
Et que d'un lourd débit l'importune lenteur  
Fatiguait l'auditoire en gênant l'orateur :  
Par de légers cailloux sa langue déliée  
Laisse courir la phrase, autrefois bégayée.  
Respirant avec peine, il s'arrêtait cent fois  
Afin de retrouver et sa force et sa voix,  
Et, comme suffoqué par un poids incommode,  
Il fuyait prudemment la longue période ;  
Et le voilà qui court en récitant des vers  
Sur la cime des monts, sur la plage des mers.  
A des travaux sans nombre enfin il se condamne  
Pour corriger les torts du geste et de l'organe,  
Et devenir d'Athène un glorieux appui.  
Aussi quand l'Agora le revoit sûr de lui,  
Quand il vient, d'une voix éloquemment hardie,  
Tonner contre Philippe, et de sa perfidie

Dévoiler les détours à ces esprits légers,  
Préférant les plaisirs aux généreux dangers,  
Hommes dégénérés, vains d'une gloire antique,  
Mais lâches citoyens de la moderne Attique,  
D'un long abaissement impuissants à rougir,  
Toujours prompts à parler, toujours lents pour agir,  
D'un esprit convaincu l'assurance intrépide,  
Sa facile action, sa parole limpide,  
Ses gestes, ses accents, fruits d'efforts studieux,  
Mais aux yeux de la foule inspirés par les dieux,  
De l'honneur assoupi vont réveiller les flammes ;  
L'âme de Démosthène a passé dans leurs âmes ;  
Pour le jeune orateur de nouveaux jours ont lui :  
Son génie a vaincu ; la tribune est à lui.

D'Athènes cependant la ruine est prochaine,  
Et Philippe s'applique à préparer sa chaîne.

O jours de Marathon, vous êtes loin, hélas !  
La voilà sous le joug, la cité de Pallas !  
Mais Démosthène est là, consolant sa patrie,  
Protégeant de sa gloire une gloire flétrie ;  
Et l'Attique, du sein de son adversité,  
Jette un grand nom de plus à l'immortalité.

Ennemis du travail, que l'étude importune,  
Ces conseils, descendus de l'antique tribune,  
Par vos esprits trop vains seront-ils rejetés ?  
Poëtes, orateurs, artistes, écoutez  
La leçon d'un grand homme et la voix des vieux âges :  
Les exemples fameux sont le flambeau des sages,  
Flambeau dont la clarté ne doit point se ternir,  
Et le passé toujours éclaire l'avenir.

La raison le proclame et l'exemple l'atteste,  
Un début trop hâté peut vous être funeste,  
D'un téméraire orgueil réprimez les accès,  
Et pour les assurer, retardez vos succès.  
Mais lorsque sonnera cette heure désirée,  
N'oubliez pas celui qui vous l'a préparée ;  
En dépit des flatteurs dont l'essaim va surgir,  
De ses soins paternels sachez ne pas rougir.  
Puisse sa voix de vous être longtemps aimée !  
Songez-y, de périls la carrière est semée.  
Pour y marcher d'un cœur et d'un pas affermi,  
Ayez d'abord un maître et toujours un ami.

---



## CHANT DEUXIÈME







## CHANT DEUXIÈME

Vainement un acteur, de sa voix idolâtre,  
Veut, monarque applaudi, régner sur le théâtre.  
Il faut, pour qu'à l'empire il ait de justes droits,  
Que l'oreille chez lui puisse juger la voix.  
L'art du comédien suit une loi pareille :  
La justesse du son est soumise à l'oreille.  
De ce sens délicat si l'acteur est privé,  
A des succès douteux le ciel l'a réservé.

Pour lui point de progrès ; qu'il cesse d'y prétendre :  
Comment se réformer, quand on ne peut s'entendre ?  
Par des travaux heureux au but il faut voler,  
Et qui n'avance pas est sûr de reculer.

Parfois avec l'acteur le public extravague :  
Une chaleur sans règle, un débit faux et vague,  
Aux yeux des gens de goût surpris et consternés,  
Usurpent fièrement des bravos effrénés.  
Mais n'envions jamais ces triomphes stupides ;  
Que la raison et l'art soient nos dieux et nos guides.  
Honte aux adorateurs du bon sens outragé !  
L'art, c'est le naturel en doctrine érigé.

Que votre inflexion juste, facile et nette,  
Dessine clairement la phrase du poète ;

Qu'à la correction le charme soit uni,  
Et qu'elle se termine avec le sens fini.

Quelquefois une phrase, incidemment glissée,  
Vient en deux fractions partager la pensée,  
Et l'auditeur pourrait ne s'apercevoir point  
Où le sens se divise, où le sens se rejoints;  
Un changement de voix le lui fera comprendre :  
Mais jamais un ton faux ne se doit faire entendre.  
Sévères sur ce point, les esprits délicats  
D'un ton à demi vrai ne se contentent pas :  
C'est dans l'infexion que le sens se reflète,  
Et je n'en admets pas la justesse incomplète.  
D'un organe peu sûr corrigez les défauts :  
Chanter juste à peu près, n'est-ce pas chanter faux ?

Sachez de votre voix mesurer l'étendue;  
Que des plus éloignés elle soit entendue,  
Et que, de la poitrine exhalé sans effort,  
Le son n'en soit jamais trop faible ni trop fort.  
Vers des tons différents conduit avec adresse,  
Que dans le *medium* il revienne sans cesse.  
Là seulement l'acteur trouve le naturel,  
Et sans le *medium* point de talent réel.  
C'est Molé qui l'a dit; un tragique sublime,  
Talma, nous répétait cette vieille maxime.  
Fuyez les sons aigus dans la tête jetés,  
Et qui, trop entendus, ne sont point écoutés.  
Seul, le *medium* plaît, touche, pénètre, enflamme,  
Et lui seul, par l'oreille il s'empare de l'âme.  
Vainement dans sa chaire un orateur sacré,  
Emporté par son zèle, et non point inspiré,  
Nous conseille en criant la prière et l'aumône;  
C'est vainement qu'au nom du pays ou du trône,





Un député fougueux, avec des sons flûtés,  
Dira de nobles mots, d'utiles vérités :  
Nous restons froids devant Dieu même et la patrie,  
Et toujours la raison déplaît quand elle crie.

Si, lisant du regard quelque livre attachant,  
Votre œil vient se poser sur un endroit touchant,  
De l'attendrissement vous goûterez les charmes,  
Et pourtant, quoique ému, vous n'aurez point de larmes.  
Mais pour se faire entendre ou pour en jouir mieux,  
Si vous le relisez de la bouche et des yeux,  
Et dès que la lecture est par vous commencée,  
Si dans le *medium* votre voix s'est placée,  
De larmes, malgré vous, vos yeux vont s'humecter,  
Et ces larmes, qu'en vain vous voudrez arrêter,  
Peut-être empêcheront votre voix de poursuivre :  
Pour essuyer vos pleurs vous quitterez le livre.

Tant le cœur par les sons est prompt à s'émouvoir,

Tant notre propre voix a sur nous de pouvoir !

Aux tons les plus divers pour que la voix se plie,

Il faut par le travail qu'elle soit assouplie.

Des pensers du poète harmonieux échos,

Les sons doivent toujours nous apporter les mots.

Je préfère aux poumons de Stentor et d'Hercule

La voix qui sans effort nettement articule.

Parlez distinctement : c'est la première loi ;

Et que chaque syllabe arrive jusqu'à moi.

Gardez-vous d'imiter l'acteur qui s'abandonne

A la triste langueur d'un débit monotone.

Le plus beau des discours est pour nous sans appas,  
Quand les phrases toujours marchent du même pas ;  
Et si le même bruit résonne à son oreille,  
Las de vous écouter, le spectateur sommeille.  
De la variété l'attrait victorieux  
Peut seul chasser l'ennui qui vient fermer ses yeux.  
Tantôt l'agile voix se précipite et vole ;  
Tantôt il faut savoir ralentir sa parole.  
Ignorant de son art les plus vulgaires lois,  
Plus d'un acteur se laisse entraîner par sa voix ;  
Sa rapide parole étourdit l'auditoire :  
Il semble concourir pour un prix de mémoire.  
Dans ce confus amas de mots retentissants  
Où nous cherchons en vain la pensée et le sens,  
Quelle incroyable peine, hélas ! on lui voit prendre  
Pour n'être pas compris et ne se pas comprendre !  
La vérité, voilà votre premier devoir :  
Ayez l'air de penser et non pas de savoir.

Plus prompte que l'éclair qui traverse la nue,  
Avant l'expression la pensée est venue;  
Le geste et le regard l'annoncent à nos yeux:  
L'enfantement des mots est plus laborieux.  
Pour nous mieux abuser, sachez le reproduire.  
Mais là, comme partout, le goût doit vous conduire.  
Il faut qu'avec prudence, avec sobriété  
Ce travail de l'esprit soit par vous imité.  
Craignez que des repos prodigués sans mesure  
Ne provoquent l'ennui, peut-être le murmure.  
On a vu quelquefois d'estimables talents  
Qui se croyaient plus vrais en devenant plus lents,  
Et, de leurs auditeurs lassant là patience,  
Fuyaient le naturel à force de science.

Redoutez leur exemple, évitez cet écueil;  
D'un pédantesque jeu n'affectez point l'orgueil.

Ayez un talent simple, une franche manière,  
Et sachez placer l'ombre auprès de la lumière.  
Tout doit avoir un sens : mais le but est manqué,  
Lorsque du même accent chaque mot est marqué.  
Quelquefois la pensée est dans une parole :  
Des mots environnants que votre voix l'isole,  
Et qu'au mot où le sens est surtout enfermé  
Plus de nerf et d'éclat soit par vous imprimé ;  
Qu'au dessus de la phrase il brille et l'illumine.

Sous les traits de Talma, quand le fils d'Agrippine ,  
Pour secouer un joug dont son cœur était las,  
Ordonnait que de Rome on exilât Pallas ,  
Sa parole courait, impétueuse et brève.  
Burrhus obéissant à son superbe élève,  
Narcisse retenu par un mot caressant,  
Les licteurs renvoyés par un geste puissant,

Devant un tel tableau la terreur devait naître :  
L'avenir de Néron commençait à paraître.  
Les accents d'un courroux frappant de vérité  
Nous étonnaient surtout par leur rapidité.  
Avec un art exempt de recherche et d'emphase,  
Quelques mots détachés du reste de la phrase  
Se dressaient plus fougueux, plus fiers, plus menaçants,  
Et, sans la ralentir, en complétaient le sens.  
Dans cette action vive, altière, saisissante,  
Néron nous dévoilait sa cruauté naissante.

Quand Fleury retraçait à nos yeux enchantés  
Ce Clitandre, ennemi des pédantes beautés,  
Esprit plein de bon sens et cœur plein de franchise,  
Comme de Trissotin il raillait la sottise !  
Ce ridicule nom qu'au public il jetait  
De sa bouche moqueuse avec peine sortait.

Pour un plat rimailleur à l'âme vaine et basse  
Quel élégant mépris ! quel dégoût plein de grâce !  
L'effet était immense et le rire certain  
Au seul nom prononcé de Monsieur Trissotin.

La foule a ses erreurs que je ne dois point taire.  
J'ai vu quelques acteurs très-fêtés du parterre,  
Mais dont un goût sévère à bon droit se moquait,  
Qui prêtaient aux héros les grâces du hoquet.  
Souvent j'ai craint pour eux leur absurde manie ;  
J'ai craint que, des beaux vers altérant l'harmonie,  
Ce râle fatigant, fréquemment répété,  
N'excitât une juste et triste hilarité.  
Mais l'amour du vulgaire est une idolâtrie :  
Les hoquets lui sont chers dans une voix chérie.  
Cette mode a vieilli ; ne nous en plaignons pas :  
Sur la scène on respire avec moins de fracas,

Et certains amateurs donnent des larmes vaines  
Au règne évanoui des bruyantes haleines.

Trop souvent à l'oreille un antique travers  
Impose la mesure et le rythme du vers,  
Et des alexandrins, sur la scène tragique,  
On entend retentir la cadence emphatique.

Le ciel en soit loué ! nous dit un esprit faux  
Qui toujours en beautés érige les défauts.  
Que servent la césure, et la rime, et le nombre,  
Si nous ne devons pas même en retrouver l'ombre ,

Et si sur le théâtre un débit terne et plat  
De ce noble travail nous dérobe l'éclat ?

Ainsi des faux talents qui parlent en cadence  
Plus d'un faux connaisseur embrasse la défense.

A l'uniforme bruit des vers psalmodiés,  
Se partageant toujours en deux lourdes moitiés,  
Une oreille barbare aisément s'accoutume,  
Comme au bruit des marteaux retombant sur l'enclume.  
Pour qui dans cette route une fois s'est jeté  
Adieu le naturel et la variété !  
Sous une mélodie insipide, éternelle,  
L'infexion s'efface, et le sens avec elle.  
Baron fut un modèle en des genres divers :  
Ce grand acteur jamais n'a cadencé les vers,  
Et Lecouvreur, trop tôt ravie à Melpomène,  
A parlé comme lui sur la tragique scène.  
L'élève de Molière a-t-il jamais pensé  
Qu'Achille pût avoir un courroux cadencé,  
Que le Cid en chantant dût venger une injure ,  
Ou le second César pardonner en mesure ?  
En lui la grandeur simple eut un fidèle amant,  
Et dans un rôle noble il parlait noblement.

C'est dans la vérité qu'il puisait l'art de dire :  
Déclamer est un mot qu'il eût voulu proscrire,  
Et ses lèvres, dit-on, rarement prononçaient  
Ce mot dont sa raison et son goût s'offensaient.

Un système récent gravement nous impose  
L'art de donner aux vers la couleur de la prose.  
« Assoupissant nos yeux sous un ennui mortel,  
La rime et la mesure ôtent le naturel,  
Disent ces ennemis des acteurs poétiques,  
De la réalité partisans fanatiques.  
Eh bien ! dérobez-nous leurs prétendus appas ;  
Que l'oreille les cherche et ne les trouve pas.  
A quel propos vouloir, insensés que nous sommes !  
Dans la langue des dieux faire parler les hommes ?  
Que nous font des chagrins en cadence exprimés ?  
Le cœur est toujours froid pour les malheurs rimés.

Guerre aux alexandrins ! que bientôt l'on s'étonne  
De ne plus s'endormir à leur bruit monotone.  
Dédaignons des vieillards les importuns regrets,  
Et qu'on dise, enchanté de ce nouveau progrès  
Où le théâtre encor n'avait osé prétendre :  
Ce sont pourtant des vers que nous venons d'entendre ! »

Voilà ce que sans rire on ose débiter,  
Et les bizarres lois que l'art doit accepter.  
Les beaux vers de Racine, insipide merveille,  
Comme un vulgaire bruit iront frapper l'oreille ;  
Corneille va tomber, grâce au jeu d'un acteur,  
Du trône de poète au rang de prosateur :  
On veut que le public désormais se propose  
D'ignorer s'il entend des vers ou de la prose.

Mais quoi ! me dira-t-on, si d'un vers cadencé,  
Si d'un débit chantant votre goût est blessé,  
Pourquoi, des vieux sentiers s'éloignant avec joie,  
Ne pas tenter du moins une nouvelle voie ?  
Expliquez-vous : faut-il déclamer ou parler,  
Faire sentir le vers ou le dissimuler ?

Ni l'un ni l'autre : haine à tous ces faux systèmes !  
La vérité se trouve au milieu des extrêmes.  
Les sentiments du cœur en cadence exprimés,  
Et les alexandrins en prose transformés,  
Excès qu'aux talents vrais jamais l'art ne conseille,  
Choquent également le bon sens et l'oreille.  
Eh ! pourquoi donc, bon Dieu ! s'embarrasser l'esprit  
De ces préceptes creux dont la raison sourit ?  
Des vers que pour la scène enfanta le génie  
Gardez-vous d'altérer la savante harmonie.

Mais un récitatif monotone, ennuyeux,  
Est-il donc pour l'oreille un bruit harmonieux ?  
Plaignons ceux qui, d'un cœur tristement héroïque,  
Affrontent sans pâlir cette étrange musique,  
Ces cadençantes voix, dans leur lyrique ardeur,  
Fuyant le naturel sans trouver la grandeur.

Pouvoir de l'habitude ! étonnant privilége  
Des jeunes souvenirs emportés du collège !  
C'est là qu'un savant maître enseigne avec succès  
Ce grand art de scander l'hexamètre français.  
Malgré lui, sa pensée est toujours obsédée  
Par le léger dactyle et le pesant spondée,  
Et veut des vers latins, dont le rythme lui plaît,  
Sur les nôtres jeter l'inopportun reflet.  
L'esprit, se rappelant un châtiment classique,  
Croit revoir un *pensum* dans le débit tragique.

Arrière cet usage au théâtre fatal !  
Ne privez pas nos vers de leur aspect natal.  
Antique et lourd fardeau, la cadence leur pèse :  
Donnez l'accent français à la langue française.  
Parlez avec noblesse, et, sans être chanté,  
Le vers apparaîtra dans toute sa beauté.  
Si je ris d'un acteur qui follement s'escrime  
A bien mettre en relief la mesure et la rime,  
Et fait aux auditeurs, de leur tâche effrayés,  
De ses alexandrins compter les douze pieds,  
Je suis loin d'approuver l'absurde fantaisie  
Qui, dépouillant les vers de toute poésie,  
Prétend que les plus beaux, sur le théâtre offerts,  
Jamais par le public ne soient pris pour des vers.  
Si la rime à ce point vous blesse et vous chagrine,  
Mettez plutôt en prose et Corneille et Racine.  
Le bon Lamotte-Houdard, tout rayonnant d'orgueil,  
Pour vous crier bravo sortira du cercueil.

Chargé de nous parler une langue divine,  
Pourquoi tenter contre elle une œuvre de ruine ?  
Donnez à votre esprit un plus heureux emploi :  
Que le sens de l'auteur soit votre unique loi.  
Suivez-le dans sa marche, et, fidèle interprète,  
Lorsque le sens finit, que votre voix s'arrête.  
Quand au delà du vers le sens est prolongé,  
Ne prenez pas un temps qui n'est point exigé.  
Continuez la phrase, et la rime qu'il aime  
Bientôt à l'auditeur s'offrira d'elle-même.  
Dans l'autre excès surtout évitant de tomber,  
Ne vous appliquez point à nous la dérober ;  
L'oreille, malgré vous, saurait la reconnaître :  
Ne nous la montrez pas ; mais laissez-la paraître.

Du même sentiment la juste expression  
Doit amener partout la même inflexion.

Songez-y toutefois, le vers de tragédie  
Veut une inflexion par la voix agrandie ;  
Et, d'un peu d'idéal ornant la vérité,  
Jamais du vers comique il n'a l'agilité ;  
Le débit est plus lent, et le ton est plus grave.  
Voilà les lois du genre, et celui qui les brave  
Ne mêle point son nom à ces noms glorieux ,  
Honneur de notre scène et de l'art sérieux.

Il est, jeunes acteurs, pour la tragique muse  
Des tons trop familiers que sa fierté refuse :  
Soigneuse de son rang et de sa dignité,  
Elle doit fuir surtout la trivialité.  
Mais contre un faste absurde et de vaines échasses  
N'allez point échanger son cothurne et ses grâces.  
A chaque inflexion que le sens attaché  
Sous un vague débit ne soit jamais caché,

Et que l'acteur tragique en son jeu se propose  
D'unir le naturel avec le grandiose.  
On peut, interprétant de touchantes douleurs,  
M'arracher des sanglots et de vulgaires pleurs;  
D'un art plus beau, plus grand, je veux goûter les charmes.  
Que je verse par vous de poétiques larmes;  
Et, de la vieille muse interprète chéris,  
En remuant les cœurs, elevez les esprits.

Tel est, vous qu'à sa cour un noble instinct amène,  
Le sublime plaisir que donne Melpomène.

Employant tour à tour et la prose et les vers,  
Thalie offre à nos yeux des attraits tout divers;  
Ses charmes variés ne sauraient se décrire :  
Tantôt sa folle humeur fait déborder le rire,

Ce rire où, secouant son calme et sa froideur,  
La sévère raison s'égare avec bonheur.  
Puis, avec le bon sens tantôt d'intelligence,  
Elle fait naître en nous une gaîté qui pense.  
Sur nos lèvres parfois un sourire a passé,  
Arraché par un trait que l'esprit a lancé.

Sachez vous emparer de ce don ineffable  
Qu'au mobile Protée attribuait la Fable,  
Vous sur qui du talent un pur rayon a lui.  
L'art est divers : soyez aussi divers que lui.  
Mais lorsque votre verve en mon âme ravie  
Verse l'oubli charmant des peines de la vie,  
Gardez-vous des écarts d'un comique trop bas  
Pour que de mon plaisir je ne rougisse pas.  
Qu'en vos plus gais accès la raison vous gouverne :  
Ne briguez pas l'honneur d'un rire de taverne.

L'art et le naturel prennent soudain congé  
D'un acteur de lazzis grossièrement chargé,  
Ignorant favori des ignorantes masses,  
Et provoquant le rire à force de grimaces.

Et vous, jeunes acteurs, qui venez des amants  
Exprimer à nos yeux la joie ou les tourments,  
C'est trop peu que chez vous la prodigue nature  
Joigne les dons de l'âme à ceux de la figure;  
Il faut qu'un ton parfait, un maintien gracieux  
Charment du spectateur et l'oreille et les yeux.  
Pour que toujours l'aisance au bon ton soit unie,  
Soyez dès le matin de bonne compagnie.  
De l'art le plus savant quel que soit le pouvoir,  
Vulgaire le matin, on l'est encor le soir.  
C'est ainsi que souvent l'homme nuit à l'artiste.

Quelquefois sur la scène un talent égoïste,

Trop amoureux de soi pour s'occuper d'autrui,  
Veut que les spectateurs n'aient des yeux que pour lui.  
Des applaudissements qu'aux autres l'on prodigue  
Son envieux orgueil murmure et se fatigue ;  
D'un succès qu'il n'a pas il se croit offensé.  
Oh ! que je plains l'acteur auprès de lui placé !  
Loin qu'à le seconder sa vanité se prête,  
Il lui fait sans relâche une guerre secrète,  
Lui refuse un regard qui pourrait le servir,  
Jaloux de ses effets, cherche à les lui ravir ;  
Par un geste, un coup d'œil, traîtreusement s'applique  
A détourner de lui l'attention publique.  
Pratiquer l'art ainsi, c'est le pratiquer mal.  
Distinguez-vous surtout par un talent loyal.  
Sans briguer des succès qui ne sont point les vôtres,  
Que votre jeu toujours serve le jeu des autres.  
Par les moyens que l'art au talent vient offrir,  
A l'effet général vous devez concourir.

La scène est un tableau ; ses mobiles images  
Sur des plans différents montrent les personnages,  
Et l'artiste jamais, d'un sot orgueil poussé,  
Ne doit sortir du rang où l'auteur l'a placé.  
Un lazzi ridicule, égayant le parterre,  
D'une scène souvent change le caractère ;  
Au milieu d'une noble et touchante action,  
Le rire tout à coup sèche l'émotion.  
L'art, en certains moments, veut qu'un acteur s'efface :  
Condamnons tout succès qui n'est point à sa place.

Des mouvements fréquents, des gestes prodigues,  
Les yeux du spectateur sont bientôt fatigués :  
Un effort éternel trahit notre impuissance.  
Rodrigue d'un affront veut obtenir vengeance :  
Ira-t-il défier le comte avec fracas,  
En secouant la tête, en agitant les bras ?

Non ; songez-y, plus tard c'est le Cid qu'on le nomme :  
Dès son premier combat Rodrigue est un grand homme.  
Trop d'agitation décèle de l'effroi,  
Et l'on fait moins de bruit quand on est sûr de soi.

Le roi des rois, bravé par le fougueux Achille,  
Le regarde en silence et demeure immobile.  
C'est assez pour son rang, sa puissance et son nom :  
Achille nous paraît moins grand qu'Agamemnon.

Il faut d'un geste simple appuyer la pensée :  
La parole par lui doit être devancée.

On doit dire plus bas ce qui se dit à part ;  
Souvent pour geste alors il suffit du regard.





Joignez l'art d'écouter au talent de bien dire :  
Spectateur curieux, dans vos traits je veux lire  
Sous quelle impression vous jette à chaque instant  
L'action que je vois, le discours que j'entend.

Avec quel art exquis, quelles fines nuances,  
D'un valet écoutant *les fausses confidences*,  
Sur son front, dans ses yeux pleins d'un trouble enchanteur,  
Mars laissait arriver le secret de son cœur.  
Dans ce muet langage on pouvait reconnaître  
Un sentiment d'amour qui demandait à naître.

Talma fut, je l'ai dit, un portrait effrayant  
De Néron, jeune encore, au meurtre s'essayant.  
Il me semble le voir écoutant de sa mère  
Et l'éternelle plainte et l'invective amère :

Quelle fatigue alors semblait peser sur lui,  
Et comme il étalait son insolent ennui !  
Sa tête se penchait ; sa main distraite et lasse  
Des plis de son manteau se jouait avec grâce,  
Remontait vers son front, et parfois s'arrêtait  
Au mouchoir étoilé qui sur son front flottait.  
Fils de Claude, tu vas périr, noble victime,  
Et l'ennui de Néron se venge par le crime.

Un grand acteur anglais, cher à sa nation,  
Garrick, fit admirer sa muette action.  
Favorisé du ciel, il reçut en partage,  
Avec l'âme et l'esprit, un mobile visage :  
Ses traits à sa pensée obéissaient soudain.  
Chagrin, plaisir, fureur, abattement, dédain,  
Tant d'autres mouvements dont l'âme est agitée  
Animaient tour à tour sa face de Protée.

On raconte qu'un jour, chez Clairon convié,  
Le moderne Esopus par elle fut prié  
De vouloir bien offrir à l'heureux auditoire  
Une scène empruntée à son beau répertoire.  
Dans la société que Clairon rassemblait,  
La langue de Garrick, aucun ne la parlait,  
Aucun ne l'entendait, et l'acteur fit comprendre  
Que l'on ne peut goûter ce qu'on ne peut entendre.  
« Comme du jeu muet d'un acteur étranger,  
Sans connaître sa langue, on peut toujours juger,  
Dit Garrick, de la voix me refusant l'usage,  
J'userai seulement du geste et du visage. »  
Puis, plaçant un mouchoir dans ses bras : « Maintenant,  
Moi, je suis une mère, et voici mon enfant.  
Ce fauteuil à vos yeux figure une fenêtre.  
Là, j'attends mon mari qui doit bientôt paraître. »  
Parlant ainsi, ses traits changent rapidement,  
Et ce n'est plus Garrick qu'on voit en ce moment;

C'est une femme, c'est une épouse, une mère,  
Fière de réjouir l'œil et le cœur d'un père,  
En lui montrant de loin l'enfant qu'il vient revoir.  
D'un magique talent subissant le pouvoir,  
Aux regards fascinés tout se métamorphose :  
Le souris maternel sur ses lèvres se pose,  
Et bientôt le mouchoir, entre ses bras bercé,  
Se change en un enfant tendrement caressé.  
A la surprise alors l'émotion s'ajoute ;  
Le silence est profond : il semble qu'on écoute.  
Plus tard on lit au front de l'acteur transformé  
Que la mère aperçoit son époux bien-aimé.  
Son doux regard de loin le salut et le fête ;  
Pour s'en faire mieux voir elle avance la tête,  
Elle penche son corps, et d'un air triomphant  
Montre l'enfant au père et le père à l'enfant.  
Quel amour, quel bonheur dans ses traits se déploie !  
Mais dans les mouvements d'une trop vive joie,

De ses mains échappé, l'enfant tombe.... O stupeur !  
Prestige du talent ! art, sublime trompeur !  
La douleur, la terreur courrent dans l'assemblée,  
Et Garrick, ou plutôt la mère désolée  
Est là, le regard fixe et les bras étendus.  
On pleure, l'on frémit, des cris sont entendus ;  
Mais ces cris, ce n'est pas l'artiste qui les jette :  
Ses yeux ne pleurent point, sa douleur est muette.  
Ce malheur est trop grand, trop pénible à porter,  
Pour qu'un cœur maternel y puisse résister.  
Sa raison par degrés bientôt s'est affaiblie,  
Et du désespoir morne il passe à la folie.  
On la voit commencer, s'accroître ; dans ses traits  
On en suit, l'œil en pleurs, les rapides progrès.  
Puis, l'image devient si tragique, si vraie,  
Que chaque spectateur, malgré lui, s'en effraie.  
Garrick s'en aperçoit, et, par pitié pour eux,  
Cesse de prolonger ce tableau douloureux.

Alors, subitement redevenu lui-même,  
Il rit de leurs frayeurs, cause de l'art qu'il aime,  
Et d'un homme d'esprit le grand comédien  
Remplit l'aimable rôle et le remplit très-bien.

Brillant de naturel, de verve, de finesse,  
Préville était parfait lorsqu'il jouait l'ivresse.  
Le grand acteur<sup>1</sup>, dont l'ombre habite Westminster,  
Aimait le grand acteur dont Paris était fier :  
Les talents ont entr'eux un lien sympathique,  
Mais parfois à l'éloge il mêlait la critique,  
Par Préville toujours certain d'être écouté :  
Les royautes de l'art aiment la vérité.  
Un soir qu'il l'avait vu peindre de Larissole  
Le maintien chancelant, la confuse parole :

Garrick.

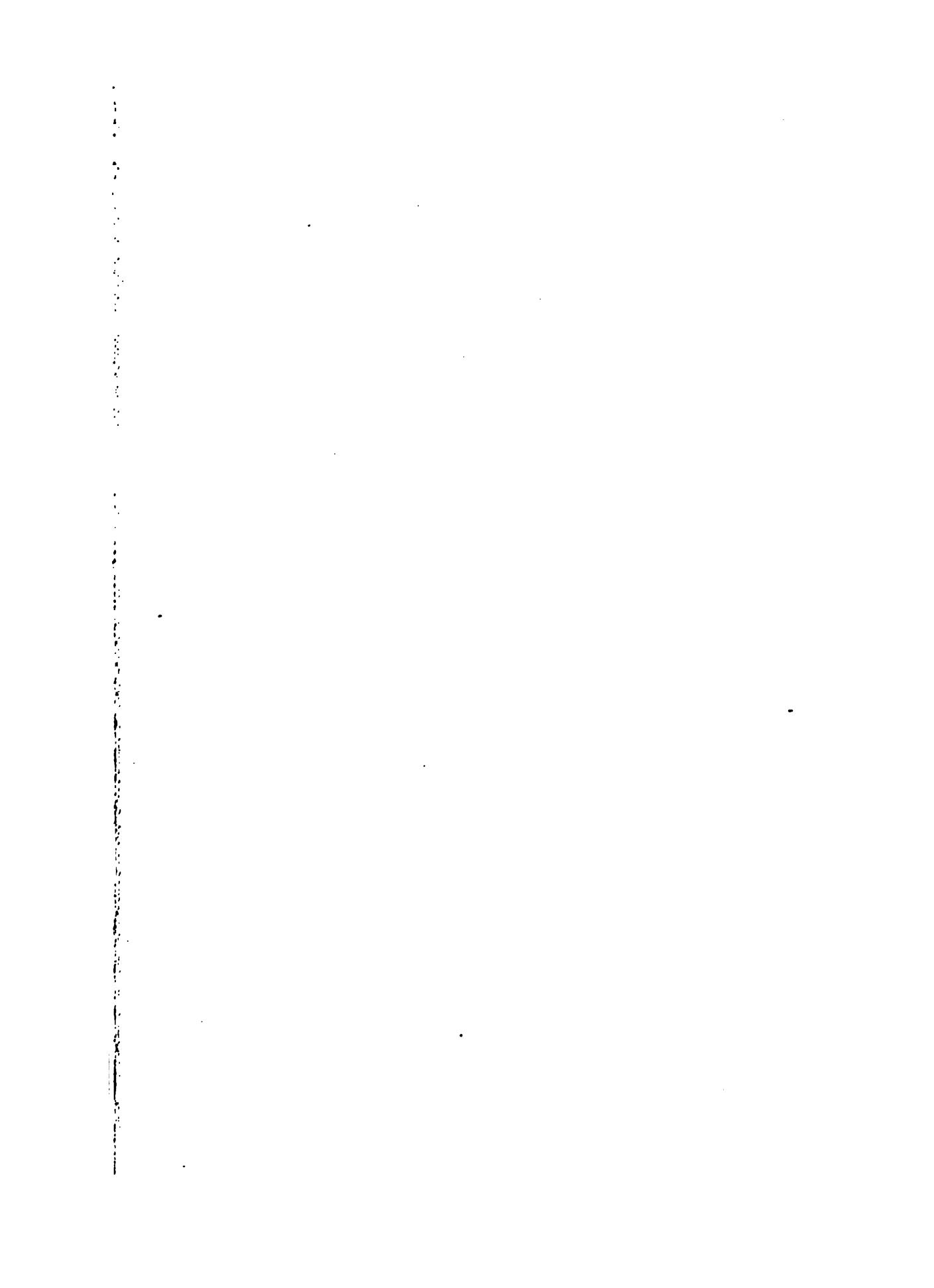
« Quel portrait, dit Garrick, et fidèle et plaisant !  
C'est bien l'homme ivre ; il vit : d'autres jusqu'à présent  
Ne m'en avaient offert qu'une grotesque ébauche :  
Pourtant le vin manquait à votre jambe gauche. »

Portez sur l'action un esprit attentif :  
Le silence jamais ne doit être inactif.  
N'itez pas l'acteur mécontent de se taire,  
Qui, lorsqu'il ne dit rien, croit qu'il n'a rien à faire.

Quelquefois une actrice, à la honte de l'art,  
Envoie aux spectateurs un caressant regard,  
Un souris sans pudeur quêtant de loge en loge  
Des élégants du jour le bouquet et l'éloge.  
D'un triomphe pareil quand on brigue l'affront,  
La chaste Muse fuit en se voilant le front.



## **CHANT TROISIÈME**



## CHANT TROISIÈME

Voulez-vous, du génie habiles interprètes,  
Associer vos noms au renom des poëtes,  
Et que sur le théâtre où jadis vous brilliez,  
Vos talents disparus ne soient point oubliés ?  
Faites du cœur humain votre étude suprême.  
Que l'acteur, observant les autres et lui-même,  
Apprenne avec quel geste et quelle inflexion  
Parle chaque travers et chaque passion.

Au courroux généreux qu'un noble cœur exhale  
Ne prêtez point le ton de la fureur brutale.  
Orgon est ridicule en maudissant Damis;  
Le père du Menteur, faisant rougir son fils,  
Est beau dans sa colère et grand comme Corneille:  
Les hommes sont divers, l'action est pareille.  
Voyez de quel crayon Molière a dessiné  
Marinette et Lucile, Éraste et Gros-René,  
Comme par eux notre âme égayée, attendrie,  
Se plaît à ces amours dont la forme varie !

Saisissez, dévoilez ces contrastes charmants  
Que le ciel a placés dans le cœur des amants;  
Rendez-nous de l'amour les nuances sans nombre.  
Tantôt plaisant, naïf, tantôt tragique et sombre,  
Fécond en doux chagrins comme en plaisirs amers,  
C'est l'âme des beaux-arts, la source des beaux vers.

Il consume Molière, il enfante Corneille;  
De ses feux embrasé, Racine est sa merveille :  
Aussi vieux que le monde, il est toujours nouveau,  
Et la scène s'échauffe à son divin flambeau.

De ces auteurs fameux relisez les ouvrages ;  
Étudiez Racine en ses brûlantes pages.

Oreste, de Pyrrhus infortuné rival,  
D'un amour méprisé porte le poids fatal.  
Par un lâche abandon Hermione outragée  
S'indigne de sa honte et veut être vengée,  
Et l'ingrat, qu'en son cœur elle chérit encor,  
Afronte les dédains de la veuve d'Hector.  
Parmi ces passions ardentes, criminelles,  
Qui grondent en beaux vers et se heurtent entr'elles,

Apparaît à nos yeux, belle d'affliction,  
La touchante moitié du héros d'Ilion,  
Dans son cœur à la fois chaste, pieux et tendre,  
Gardant un saint amour pour une noble cendre.

D'Oreste et de Pyrrhus observez bien les traits :  
Quand vous reproduisez leurs tragiques portraits,  
Du poète toujours que le pinceau vous guide.  
Sous quel aspect terrible il peint le fils d'Atride !  
C'est un de ces mortels que d'un funeste sceau  
La colère des dieux marqua dès le berceau.  
Son éternel malheur sur son front se doit lire :  
L'amour le pousse au crime, et le crime au délire.  
Il faut, songez-y bien, dès le commencement  
Préparer son forfait et son égarement.  
Au sombre désespoir dont cette âme est remplie  
Prêtez le sombre accent de la mélancolie.

Que, lancé vers le ciel, son regard furieux  
Nous le montre tout prêt à défier les dieux,  
Nous présage de loin sa démence fatale,  
Et les hideux serpents de la rive infernale.  
Cependant à travers son crime et sa douleur  
L'amitié vient répandre une douce lueur  
Qui, sur ces noirs tableaux heureusement jetée,  
Repose, en la charmant, notre vue attristée.

Mais quand Oreste, en proie à de fougueux transports,  
Voit sa faible raison fuir devant les remords,  
Gardez que de vos cris la fureur monotone  
Ne range tous les cœurs du parti d'Hermione.  
Par l'assommant éclat d'une hurlante voix  
Ne déshonorez pas le fils du roi des rois;  
Qu'à son délit encor la noblesse s'allie :  
Songez qu'il faut du goût jusque dans la folie.

Pyrrhus, fier de lui-même et du nom paternel,  
Voit dans l'ombre d'Hector un rival éternel.  
Sur le front d'un enfant suspendant l'anathème,  
Il lui promet la mort ou bien le diadème.  
Tendre, cruel, altier, suppliant tour à tour,  
Il laisse aller son âme au gré de son amour.

Dans ces jours, illustrés par plus d'une merveille,  
Où grandissait Racine à côté de Corneille,  
*Andromaque* conquit un succès mérité,  
Premier pas de l'auteur vers l'immortalité.  
Sur le naissant éclat d'une brillante vie  
Il fallut prélever le tribut de l'envie.  
Les beaux esprits du temps se liguerent entr'eux  
Pour blâmer de Pyrrhus l'amour peu généreux,  
Son inhumanité, ses fureurs..... Vaine attaque !  
Qui connut mieux l'amour que l'auteur d'*Andromaque* ?

Il savait qu'excepté chez ces fades amants  
Qu'à l'églogue jadis empruntaient les romans,  
Céladons admirés des antiques ruelles,  
Bénissant à genoux les rigueurs de leurs belles,  
L'imparfaite nature, hélas ! dans tous les cœurs  
Mêle un peu d'égoïsme aux plus tendres ardeurs,  
Et, se jouant de nous, sans cesse nous entraîne  
Des langueurs de la plainte aux fureurs de la haine.  
Eh ! que ne peut encor sur un cœur irrité  
L'orgueil de la victoire et de la royauté,  
Cet orgueil qui, lassé d'attendre, se courrouce  
De voir dans son amour un bienfait qu'on repousse !

En peignant de Pyrrhus l'injuste emportement,  
Montrez-nous le héros à côté de l'amant.  
Sur cette passion intéressée, altière,  
Jetez le voile heureux de la fierté guerrière ;

Qu'on retrouve en ce cœur audacieux et vain  
Quelques gouttes d'un sang glorieux et divin.

Des insolents retards de son amant parjure  
Trop longtemps Hermione a supporté l'injure :  
Elle veut mettre un terme à sa honte, et pourtant,  
Prête à fuir, elle hésite, elle espère, elle attend;  
Elle attend : mais, barbare à force de tendresse,  
Contre le sang d'Hector elle excite la Grèce,  
Et son cœur, impuissant à détester Pyrrhus,  
S'en prend à la Troyenne et la hait encor plus.  
Un hymen odieux se prépare : elle reste ;  
Il faut que Pyrrhus meure, et de la main d'Oreste,  
Et, le meurtre achevé, sur Oreste interdit  
Elle lance ces mots cruels : *Qui te l'a dit?*  
Après l'avoir prescrit, elle maudit le crime,  
Déteste le vengeur et pleure la victime.

Du chaos de son âme offrez-nous le tableau.  
Le long amour d'Oreste est pour elle un fardeau.  
Un accueil froid, contraint, à cet amant rappelle  
L'insurmontable ennui qu'il fait tomber sur elle.  
Elle voudrait l'aimer ; il la voudrait haïr,  
Et leur rebelle cœur ne leur peut obéir.

On la voit, quand Pyrrhus de sa foi se dégage,  
D'une amère ironie emprunter le langage :  
Chaque mot prononcé n'est qu'un affront sanglant  
Qu'accompagne toujours un sourire insolent.  
Mais au doute exprimé sur son ardente flamme,  
Plus d'ironie : un cri s'échappe de son âme,  
Un cri d'amour ; soudain sa fierté se dément :  
Elle semble exhaler un long gémissement,  
Et ce n'est plus, hélas ! qu'une plaintive amante,  
Au regard sans colère, à la voix suppliante,

Conjurant un ingrat d'attendre au lendemain  
Pour qu'elle puisse fuir un spectacle inhumain :  
Elle implore humblement cette fatale grâce.  
Lui n'écoute qu'à peine une voix qui le lasse,  
Et son cœur infidèle et ses regards distraits  
Cherchent une autre femme et de plus chers attraits.  
Elle s'en aperçoit : à ce nouvel outrage  
Un éclair de courroux brille sur son visage ;  
Sa fierté reparaît : sur ce prince odieux  
Elle appelle à grands cris la colère des dieux,  
Lui jette avec la voix, le geste et le visage  
De sa prochaine mort le terrible présage.

Peignez-vous un amour violent, irrité ?  
Que tout chez vous soit brusque, et subit, et heurté.  
Moins fougueux sont les vents qui, grondant sur nos têtes,  
De leur souffle rapide allument les tempêtes,

Moins mobiles les flots se poussant tour à tour,  
Que ces cœurs orageux envahis par l'amour.

Roxane, en ses ardeurs sans frein, sans retenue,  
A l'orgueil d'une amante et d'une parvenue.  
Pour Bajazet plus cher trahissant Amurat,  
Ingrate, elle punit lâchement un ingrat.  
De son jeune captif la beauté l'a séduite ;  
Un amoureux transport et l'embrase et l'excite.  
Sur lui ses longs regards errant avec plaisir  
Doivent étinceler des flammes du désir.  
Mais vaine, ambitieuse, aux grandeurs elle aspire :  
L'amour va lui frayer le chemin de l'empire :  
Elle aime en Bajazet, prête à le couronner,  
Le souverain pouvoir qu'elle lui veut donner,  
Aux homicides nœuds quand elle l'abandonne,  
Loin d'elle les remords et les pleurs d'Hermione.

De celui qu'elle aimait le trépas apprêté  
Est attendu par elle avec tranquillité.  
Foulant aux pieds pudeur, pitié, reconnaissance,  
C'est l'esclave abusant de la toute-puissance,  
Et joignant, à travers les périls affrontés,  
A l'amour du pouvoir celui des voluptés.

A côté de Roxane on remarque Atalide,  
Beauté moins orgueilleuse, amante plus timide.  
Que son amour est tendre, imprudent, inquiet !  
C'est en l'idolâtrant qu'elle perd Bajazet ;  
En croyant ne songer qu'à ce prince qu'elle aime,  
Son cœur à son insu s'occupe d'elle-même.  
Sa jalouse tendresse entoure incessamment  
De renaissants périls les jours de son amant.  
Faut-il de la sultane apaiser la colère ?  
Elle-même l'excite à la voir, à lui plaire ;





Et Roxane calmée, elle cherche comment  
Tant de colère a pu tomber en un moment,  
Quel regard l'a fléchie, et quel mot désarmée.  
Roxane lui paraît trop sûre d'être aimée.  
Changeant à chaque instant de doute et de terreur,  
D'une altière rivale elle détruit l'erreur,  
Et conduisant ainsi Bajazet au supplice,  
Expie, en s'immolant, sa cruelle injustice.

Chez Roxane l'amour est superbe, emporté :  
Fière de son pouvoir, vainc de sa beauté,  
Elle a je ne sais quoi d'orgueilleux, de sauvage,  
Qui rappelle à la fois l'empire et l'esclavage.  
Quand d'un ardent courroux son cœur est possédé,  
Ses mouvements sont brefs, son débit saccadé.  
Ses yeux laissent tomber, honteux de ne pas plaire,  
Des larmes qu'aussitôt vient tarir la colère.

Atalide a des pleurs moins prompts à s'effacer :  
C'est elle dont l'amour nous doit intéresser.  
Qu'à son aspect touchant et noble, je devine  
Une douleur cachée, une illustre origine.  
Lorsqu'elle ose accuser un trop fidèle amant,  
Qu'elle soit douce même en son emportement.  
De Roxane toujours les plaintes sont amères,  
Et ses douleurs soudain se tournent en colères.  
Plus humble en sa tendresse, Atalide aime mieux ;  
Son inquiet chagrin n'est jamais furieux.  
L'une, au fond de son cœur enfermant sa souffrance,  
Est prête au sacrifice, et l'autre à la vengeance.

Partout vous retrouvez ces deux types divers,  
Ces tourments de l'amour différemment soufferts.

L'amour !... Ah ! j'aperçois sa plus triste victime,  
Phèdre, avec sa vertu, résistant mal au crime,  
Honteuse de revoir les clartés du soleil,  
Trois jours sans nourriture et trois nuits sans sommeil,  
Pâle, mourante, sourde aux prières d'Œnone,  
Et tressaillant au nom du fils de l'Amazone.  
Voyez ses yeux chargés d'une sombre langueur :  
Elle traîne un corps faible usé par la douleur :  
Un remords incessant l'accable, la dévore ;  
Elle approche en tremblant de celui qu'elle adore.  
Quand d'une voix si chère elle entend le doux son,  
Sur elle au même instant court un léger frisson.  
En parlant de Thésée au superbe Hippolyte,  
Son regard vient chercher le regard qu'elle évite :  
Elle est prête à trahir sa criminelle ardeur,  
Et retient le secret qui sortait de son cœur.  
Mais cette passion, condamnée au silence,  
De son âme bientôt tout entière s'élance.

Comme son œil alors curieux, enflammé,  
S'arrête avec bonheur sur un visage aimé !  
La voix de la pudeur cesse d'être entendue :  
Dans un songe enivrant sa raison s'est perdue.  
Mais quand des mots cruels, un regard plein d'horreur  
L'arrachent en sursaut à sa flatteuse erreur,  
De quels sanglots affreux sa poitrine est brisée !  
Que ses pleurs vengent bien le grand nom de Thésée !  
Les yeux toujours fixés sur son jeune portrait,  
Comme elle l'idolâtre et comme elle se hait !

En peignant ses transports, songez bien que Racine  
Fait parler à sa Phèdre une langue divine.  
Gardez-vous d'imiter la tournure et l'accent  
D'une ignoble bourgeoise au courroux glapissant.  
Que d'un mouchoir toujours vos narines pressées  
Ne nous informent point de vos larmes versées.

L'art tragique rejette un détail trivial :

Toujours sa vérité veut un peu d'idéal.

Devant son froid vainqueur que Phèdre s'humilie ;

Que plaintive, tremblante, elle pleure et supplie.

Est-il loin de ses yeux, sa folle passion

Entrevoit d'espérance un faible et doux rayon :

Il ose de Vénus méconnaître l'empire ;

C'est par l'ambition qu'elle le veut séduire,

Tenter par les grandeurs ce cœur farouche et fier,

D'un brillant diadème orner ce front si cher.

Pourra-t-il repousser Oenone qu'elle envoie ?....

Malheureuse ! tu vas payer cher cette joie !

Il revit, cet époux par ta flamme offensé :

Elle l'apprend ; d'effroi tout son corps s'est dressé.

Son œil est sans regard ; raide, froide, immobile,

Elle offre une attitude affreusement tranquille :

C'est Niobé, le cœur par la terreur frappé,  
Qui tout à coup se change en un roc escarpé.  
Songeant à cet hymen dont le nœud se relie,  
Dans un lineul de honte elle est ensevelie.  
Puis, quand elle revient de sa morne stupeur,  
Son œil errant exprime une mortelle peur :  
Elle a peur de son front, du palais qu'elle habite,  
Dont les murs parleront à défaut d'Hippolyte.  
Que faire donc ? mourir ? Mais d'un nom détesté  
Elle lègue l'opprobre à sa postérité.  
De funestes conseils sa nourrice l'enlace :  
Tandis qu'un long remords qu'en son cœur rien n'efface,  
Triste et seule vertu que lui laissent les dieux,  
L'excite à repousser des secours odieux,  
Elle voit, de douleur et de honte épuisée,  
Hippolyte paraître à côté de Thésée,  
Et soudain la voilà tremblante qui consent  
Que, pour ne la point perdre, on perde un innocent.

Arrêtant d'un époux les transports légitimes  
Et détournant des yeux qui trahiraient ses crimes,  
N'osant dire, n'osant taire un secret impur,  
Sa voix est incertaine et son langage obscur :  
Deux homines sont présents dont l'aspect l'intimide,  
Et qu'elle fuit bientôt d'un pas brusque et rapide.

Que d'orages affreux dans son cœur amassés !  
Les dieux sont-ils contents ? Non, ce n'est point assez :  
Vénus à tous les maux dont cette âme est saisie  
Va joindre le plus grand des maux, la jalousie.

Phèdre effrayée entend la voix de son époux  
Des dieux contre Hippolyte invoquer le courroux.  
Peut-être, pour calmer une injuste colère,  
Elle va révéler son amour adultère.

Mais, gros de repentir, son cœur s'est arrêté ;  
Un mot, un mot fatal lui vient d'être jeté :  
Il aime.... elle ne peut en croire son oreille.  
Ah ! quand de sa surprise enfin elle s'éveille,  
Faites bien retentir en nos cœurs oppressés  
Les cris du désespoir de son sein élancés.  
Accompagnez le nom d'une rivale heureuse  
D'un déchirant accent de fureur douloureuse.  
Montrez aux spectateurs de pitié frémissants  
Le désordre du cœur, de l'esprit et des sens.  
Que de vos sentiments le contraste rapide  
Échauffe du public l'attention avide :  
Mais que ces mouvements soient séparés entr'eux  
Par de fréquents repos, des silences nombreux  
(Sachez, jeunes talents, comprendre mon langage) :  
Des repos pour la voix, et non pour le visage,  
Qui doit, toujours mobile, exprimer promptement  
De vos impressions le soudain changement.

Ces silences, qu'ignore une actrice frivole,  
Savent éloquemment préparer la parole.  
De tous ces tas de vers récités au hasard  
Je hais le sot débit rapidement bavard.

Il faut, pour bien jouer, commencer par bien lire.  
Quand Phèdre arrive enfin au comble du délire,  
Voyez par quels chemins sa raison a passé,  
Sous quel poids de douleurs son cœur s'est affaissé.  
D'abord elle s'épanche en larmes abondantes ;  
Bientôt, le sein gonflé de colères ardentes,  
Sa rivale est pour elle un poignant souvenir :  
Du bonheur d'être aimée elle la veut punir.  
Elle court, de fureur et d'amour embrasée,  
A sa vengeance affreuse associer Thésée,  
Et, prête à l'implorer dans ses fougueux transports,  
S'arrête, et jette un cri d'horreur et de remords.

Tremblante, ses cheveux sur son front se hérissent ;  
Soi-même s'accablant de noms qui la flétrissent,  
En proie à ses terreurs, elle semble chercher  
Des lieux mystérieux qui la puissent cacher.  
De ses honteux forfaits indignée et confuse,  
Il lui semble que tout la regarde et l'accuse.  
Elle veut fuir l'aspect des cieux, de l'univers,  
Par un soudain trépas se sauver aux enfers.  
Leurs gouffres seront-ils pour elle un sûr refuge ?  
Non ; elle voit son père y devenir son juge,  
Et (présage effrayant de sa sévérité !)  
L'urne échapper des mains de Minos irrité.  
Trop faible pour les maux que lui promet la tombe,  
Elle demande grâce, elle pleure, elle tombe.  
Bientôt l'heureux effet d'un contraste nouveau  
Rend plus sublime encor ce tragique tableau.  
Phèdre à peine d'Oenone entend la voix funeste  
Par l'exemple des dieux justifier l'inceste,

D'un langage flatteur lui verser le poison,  
Retenant par degrés sa force et sa raison,  
Et sortant lentement d'un effroyable rêve,  
Elle frémit, regarde, et tout à coup se lève,  
Et du geste et des yeux, terrible, elle poursuit  
Celle par qui son cœur au crime fut conduit.  
  
Aux vils adulateurs de la grandeur suprême  
L'entendez-vous lancer ce terrible anathème,  
Ces beaux vers qui depuis, répétés tant de fois,  
Retentissent en vain à l'oreille des rois ?

Il est d'autres amours qui, fougueux, énergiques,  
N'en sont pas moins touchants pour être moins tragiques.  
Considérez Alceste, esprit sombre et hautain,  
Implacable frondeur des torts du genre humain,  
Mais leur payant sa part de la commune dette  
Par l'amour qu'à son cœur inflige une coquette.

Molière, à nos travers faisant un gai procès,  
De la raison superbe a condamné l'excès :  
Il veut que, dépouillant l'orgueil qui nous offense,  
La vertu, pour charmer, se pare d'indulgence.  
Misanthropes chagrins, que servent vos fureurs ?  
Plus sensés, gardez-les pour vos propres erreurs,  
Et, laissant de côté la sagesse qui gronde,  
Réformez-vous avant de réformer le monde.  
Qu'un sonnet soit mauvais, c'est un léger malheur :  
Mais se sentir brûlé d'un honteuse ardeur,  
Suivre, en la condamnant, l'erreur qui nous entraîne,  
Ne pouvoir secouer l'opprobre de sa chaîne,  
Vil jouet d'un esprit frivole, faux, altier,  
A qui n'a pas de cœur donner son cœur entier,  
Se préparer, au bout d'une longue souffrance,  
Un regret sans noblesse, un mal sans espérance,  
Voilà des torts plus grands que l'innocent travers  
D'un rimeur importun lisant de méchants vers.

D'une indigne beauté si ton âme est éprise,  
Aux écueils de l'amour si ta raison se brise,  
D'où te vient tant d'orgueil, de fiel, et contre nous  
Qui t'a donné le droit d'un éternel courroux?  
Médecin, guéris-toi: tel est le vieil adage  
Que doit, pour son honneur, pratiquer un vrai sage.  
D'Alceste toutefois l'amour profond, ardent,  
Qui, toujours furieux, se soumet en grondant,  
Par ses accents si vrais intéressant notre âme,  
Inspire la pitié plus encor que le blâme.  
D'une teinte comique il faut savoir l'orner:  
Par ses brusques accès prompt à nous étonner,  
Sur lui-même toujours incapable d'empire,  
Qu'à ses dépens souvent il provoque le rire,  
Sans descendre jamais de cet air de grandeur,  
De ce ton qu'un haut rang, la noblesse du cœur  
Impriment au visage, à la parole, au geste:  
Passionné, comique et grand, tel est Alceste.

Sachez accompagner un vers brusque et plaisant  
D'une attitude noble et d'un geste imposant.  
Pour peindre cette humeur si fièrement chagrine  
Que votre inflexion largement se dessine.

N'exagérez jamais son incivilité.  
Sur un fâcheux sonnet lorsqu'il est consulté,  
Déclare-t-il d'abord que cet œuvre l'assomme?  
Non ; et moins misanthrope alors que gentilhomme,  
Devant un sot orgueil qu'il craint d'humilier,  
Aux formes qu'il condamne il tâche à se plier.  
Au lieu de se livrer à sa brusque franchise,  
Il veut faire comprendre un avis qu'il déguise,  
Et quand Oronte croit pénétrer ses détours :  
*Je ne dis pas cela*, répète-t-il toujours.  
Puis l'importunité, lassant sa patience,  
Fait échapper enfin la terrible sentence.

Mais les conseils qu'entend l'auteur infortuné  
Nous révèlent encore l'amant passionné  
Que vers son fol amour, malgré lui, tout ramène :  
En jugeant un sonnet, il rêve à Célimène.  
Il ne peut concevoir dans l'univers entier  
Un mortel assez froid pour oser employer,  
En peignant les tourments de son ardeur brûlante,  
Et la fade antithèse et la pointe galante.  
Par sa puissante voix l'âme parle surtout  
Plus encor que l'esprit, la raison et le goût,  
Et la vicille chanson qu'il récite et commente  
Devient un chant d'amour pour son ingrate amante.

Plus de doute en son cœur soupçonneux, inquiet :  
Il vient, il est armé d'un odieux billet ;  
On a trahi sa flamme : Éliante et Philinte  
L'entendent exhale une orageuse plainte.

Cherchant une perfide afin de la braver,  
Il frémit, s'interrompt et ne peut achever,  
Et mêle encore au cri de ses douleurs cuisantes  
De sa bizarre humeur les boutades plaisantes :  
Le comique jeté sans préparation  
Ici semble bondir parmi l'émotion.  
L'insensé devrait fuir sa maîtresse parjure ;  
Mais il lui veut porter la menace et l'injure.  
Que devant elle un geste empreint de dignité  
Corrige du discours la sanglante âpreté ;  
Qu'il soit plein de grandeur en ses formes acerbes :  
Un ciel sombre a souvent des tempêtes superbes.  
La perfide ose en vain effrontément nier,  
Et de l'écrit fatal il la va foudroyer.  
Mais d'un mot, d'un regard Célimène l'effraye :  
Prêt à lire, il s'arrête, il se trouble, il bégaye ;  
L'humilité soudain remplace la hauteur,  
Et la coupable fait trembler l'accusateur.

Du fier empörtement à la crainte timide  
Que la transition soit frappante et rapide.

Qui saura jamais peindre en ces cruels moments,  
Ce que l'âme d'Alceste enferme de tourments ?  
Il comprend sa fougueuse et funeste imprudence :  
Il croyait en sa force ; il voit son impuissance,  
Et reprenant ses fers, tout en les maudissant,  
L'orgucilleux misanthrope à sa honte consent.

Quand ta plume traça ces peintures fidèles,  
Molière, en ta maison tu trouvais tes modèles.  
L'amour, qui de ta vie eut une large part,  
T'égara, déjà mûr, vers la jeune Béjart ;  
Tu fus, hardi censeur de la nature humaine,  
L'Alceste infortuné d'un autre Célimène,

Et dans ses mains parfois, surveillant importun,  
Tu surpris un billet de Guiche ou de Lauznn.  
Tu faisais éclater ta fureur vengeresse ;  
Puis confus, suppliant, tu voyais la traîtresse  
T'accorder le pardon que de son faible époux  
Elle eût dû vainement implorer à genoux.

Enfin lorsque plus tard le chef-d'œuvre s'achève,  
De son abaissement Alceste se relève.  
Il a vu sans rien dire, immobile, navré,  
Les outrages tomber sur un front adoré,  
Et de la vérité la terrible lumière  
Condamner au silence une coquette altière.  
Son cœur à la vengeance est noblement fermé ;  
Il respecte l'objet qu'il a toujours aimé,  
Et ne veut point mêler une offense nouvelle  
A tant d'affronts publics accumulés sur elle.

Il attend, d'un visage et triste et résigné,  
Que tout regard moqueur d'elle soit éloigné ;  
Et quand de vrais amis peuvent seuls les entendre,  
Que son reproche est doux ! que sa colère est tendre !  
Plus de mouvements vifs, brusques, impétueux :  
Son langage devient presque majestueux.  
Rien chez lui désormais ne doit être comique ;  
Il a, comme le cœur, l'accent mélancolique.  
Offrant sa main à qui le trompe indignement,  
Cet acte de folie, il le fait gravement ;  
Et ce gage insensé d'une lâche tendresse  
Est la borne posée à sa longue faiblesse.  
Du désert qui l'attend le salutaire abri  
Aurait pu sous son nom cacher un nom flétri ;  
Mais en le refusant la coquette impudente  
Accepte, sans rougir, une honte récente,  
Et dans son cœur ingrat n'a point assez d'amour  
Pour fuir seule avec lui dans ce lointain séjour.

O cruelle douleur profondément sentie !  
De ses illusions la dernière est partie.  
Lassé de tant de honte, il l'abjure soudain,  
Et lance à Célimène un écrasant dédain.  
Son attitude est fière et sa parole lente :  
Il montre une froideur noblement insolente.  
Elle absente, sa voix, son visage altéré  
Trahissent le chagrin dont il est dévoré ;  
Accablé sous le poids de ce dernier outrage,  
Sa faiblesse se montre encor dans son courage :  
On sent, en l'écoutant, que des pleurs orgueilleux  
S'échappent de son cœur sans couler de ses yeux.  
Pourrait-il se guérir du mal qui le tourmente ?  
Il emporte l'amour tout en fuyant l'amante.

Par ce rôle abondant en suprêmes beautés  
Les acteurs sont toujours effrayés et tentés ;

Et plus d'un, en sa longue et brillante carrière,  
N'aborda qu'en tremblant cette œuvre de Molière.

De l'amour du théâtre un jeune homme animé  
Avait vu dans Alceste un acteur renommé,  
Fleury, brillant Moncade aux manières charmantes,  
Moins fait pour les amours, les haines véhémentes.  
A ce talent aimable et qui l'avait séduit  
Il avait des bravos prodigué le doux bruit.  
On aime à contempler l'acteur qu'on idolâtre,  
Lorsqu'il vient de quitter son masque de théâtre;  
On éprouve en son cœur l'impatient besoin  
De voir de près celui qu'on admirait de loin.  
Le jeune homme est admis dans la discrète loge  
Où l'ami va porter le conseil et l'éloge:  
Comme en un sanctuaire il entre dans ce lieu,  
Heureux de regarder, d'entendre un demi-dieu.

L'artiste l'accueillit d'un gracieux sourire ;  
Puis, ayant écouté ce qu'il lui venait dire :  
« De louanges, Monsieur, par vous je suis comblé ;  
Trop jeune, vous n'avez jamais connu Molé,  
N'est-ce pas ? je veux, moi, vous le faire connaître :  
Le véritable Alceste à vos yeux va paraître. »  
Il dit, et le jeune homme, avec étonnement,  
Admire dans l'acteur un soudain changement.  
Tout Fleury se transforme aux regards de son hôte :  
Son port devient plus noble et sa taille plus haute,  
Son regard est plus fier, son geste plus puissant.  
C'est ainsi que, changée en mortelle un instant,  
Et reprenant bientôt sa céleste noblesse,  
Vénus aux yeux d'un fils redevenait déesse.  
Les mêmes vers semblaient au jeune spectateur  
D'autres vers prononcés par un nouvel acteur :  
C'était un naturel plus beau, plus poétique ;  
Le moderne prenait la grandeur de l'antique.

« D'un tel jeu, dit Fleury, vous comprenez l'effet,  
Et je vois le plaisir que Molé vous a fait.  
Quel débit simple et grand ! quelle large manière !  
Voilà le misanthrope enfanté par Molière.  
Vous n'osez m'adresser, visiteur trop poli,  
Certaine question que dans vos yeux je lis :  
Pourquoi ne pas jouer ainsi que ce grand maître,  
Et, Molé maintenant, pourquoi cesser de l'être ?  
C'est que je ne pourrais soutenir, j'en convien,  
Un ton si grandiose et qui n'est pas le mien.  
Avec mes souvenirs si parfois je l'imité,  
Des dons que j'ai reçus je connais la limite.  
Chacun à sa nature obéit ici-bas :  
Je contrefais Molé ; mais je ne le suis pas. »

---



## CHANT QUATRIÈME



## CHANT QUATRIÈME

A côté des amants dont la flamme intéresse  
Il en est dont la sotte et burlesque tendresse,  
Poussant, pour nos plaisirs, des soupirs malheureux,  
Inspire des souhaits contraires à leurs vœux.  
Tel d'Arnolphe trompé l'amour systématique  
Arrache au spectateur un rire antipathique.

Quelques esprits, séduits par son titre d'amant,  
Ont réclamé pour lui notre attendrissement :  
C'est Agnès, c'est Horace, à l'âme fraîche et pure,  
D'un mutuel amour recevant la blessure ;  
C'est de leurs jeunes ans l'aimable et doux attrait  
Qui doivent du public exciter l'intérêt.  
Par quels soins délicats, quelle noble tendresse  
Arnolphe d'un rival combat-il la jeunesse ?  
Par quelle précieuse et rare qualité  
Rachète-t-il le tort de sa maturité ?  
Est-il esprit plus faux, amant plus égoïste ?  
*L'École des maris* montre le vieil Ariste  
Faisant par sa bonté, par ses soins complaisants,  
A sa jeune pupille aimer ses soixante ans :  
Mais Arnolphe, pourquoi faut-il que je le plaigne ?  
Pour qu'on puisse l'aimer il veut trop qu'on le craigne.  
Loin d'être pour Agnès un généreux appui,  
Cette enfant qu'il élève, il l'élève pour lui.

Il croit que la frayeur unie à l'ignorance  
Nous assure d'un cœur l'amoureuse constance.  
D'un jeune objet, par lui sans cesse humilié,  
Il veut faire une esclave et non une moitié ;  
Et pour elle jamais de sa bouche sévère  
Il ne sort un mot tendre ou d'amant ou de père.  
La solitaire Agnès pour divertissement  
A l'ennuyeux sermon, le dur commandement,  
Les menaces d'enfer, de peines éternelles,  
De chaudière où cuiront les femmes criminelles.  
Celle dont il devrait cultiver la raison,  
Qui d'une chaste joie emplira sa maison,  
Qu'à son propre bonheur lui-même a destinée,  
A l'abrutissement est par lui condamnée :  
Il veut, dans l'intérêt d'un chimérique honneur,  
La priver de raison, de joie et de bonheur.

Qu'en voyant des malheurs à l'hymen ordinaires  
Patiemment portés par des fronts débonnaires,  
Arnolphe, dès longtemps de ce tableau frappé,  
D'un salutaire choix se soit préoccupé,  
Qui pourrait le blâmer de cette prévoyance ?  
Mais *rien de trop*, voilà la première science.  
Quand d'un péril futur la terreur nous poursuit,  
Trop de précaution souvent nous y conduit.

Si Molière en ce rôle est pour vous un mystère,  
Relisez sa *Critique*, amusant commentaire :  
Voyez-le racontant les transports de gaîté  
Qu'excitait cet amant par lui représenté,  
Ces nombreux spectateurs venant se pâmer d'aise  
Au comique tableau de sa douleur niaise.

Près d'Arnolphe une simple et timide beauté  
Croissait dans l'ignorance et dans l'obscurité.  
L'amour vient dissiper cette nuit qui la couvre ;  
A ses naissants rayons l'âme d'Agnès s'entr'ouvre.  
Elle éprouve un naïf et doux étonnement  
En contant de son cœur le premier battement,  
Et cette émotion inconnue et charmante  
Par qui la jeune vierge a des soupirs d'amante.  
Elle exhale, modeste et délicate fleur,  
Un suave parfum d'innocente candeur.  
Calme presque toujours, sans paraître indolente,  
Dans tous ses mouvements qu'elle soit un peu lente ;  
Que son débit jamais ne soit précipité.  
Loin d'elle de ses ans la folâtre gaîté !  
C'est une intelligence au néant asservie,  
Heureuse, par l'amour, de recevoir la vie.  
Mais son bonheur n'a rien d'enjoué ni de vif ;  
Au dedans d'elle-même elle le tient captif.

Ce jeune cœur, malgré sa naïve innocence,  
S'il ne sait point mentir, sait garder le silence;  
Il faut, pour être franc, qu'il soit interrogé :  
Témoin le long récit par Arnolphe exigé.  
Dès qu'on veut lui ravir la présence d'Horace,  
La ruse chez Agnès a déjà de l'audace.  
Cette lettre et ces mots, avec le grès jetés,  
Montrent de son esprit les subites clartés,  
Et la métamorphose imprévue et complète  
Qu'Amour sut opérer d'un coup de sa baguette.  
Sans trouble, sans courroux, s'exprimant simplement,  
Comme elle est intrépide en son attachement !  
Amante sans transports, courageuse sans faste,  
Entr'elle et son tyran quel éternel contraste !  
Jeté hors du bon sens et de la vérité,  
Arnolphe est par Agnès toujours déconcerté.  
Voyant comme avec lui son élève argumente,  
Vaincu par une enfant, son dépit s'en augmente.

Le pathétique manque à ses douleurs d'amant,  
Ainsi que la grandeur à son emportement.  
Employant tour à tour prières et menaces,  
Près d'Agnès il s'épuise en stupides grimaces,  
En langoureux soupirs, en regards languissants,  
En propos dépourvus de noblesse et de sens,  
Qui, sur sa passion justement méprisée,  
Au lieu de l'intérêt, appellent la risée.  
Par la tranquille Agnès avec un froid dédain  
Le souvenir d'Horace est opposé soudain,  
D'Horace, beau d'amour, de grâce, de jeunesse,  
Indiscret par excès de joie et de tendresse,  
Mais qui, maître d'Agnès, protége contre soi  
L'innocente pudeur qui se livre à sa foi.  
Faites bien ressortir cette aimable nuance :  
Que de sa loyauté naisse sa confiance ;  
Que, supplice innocent de son propre rival,  
Il soit par sa franchise à lui-même fatal.

Lorsqu'il parle du grès lancé par son amante,  
Porteur mystérieux d'une lettre charmante,  
Que son regard est fier ! de celle qu'il chérit  
Comme il vante avec feu la tendresse et l'esprit !  
Il est joyeux du tour qu'il se plaît à décrire,  
Et sa gaîté s'échappe en longs éclats de rire.  
Qu'elle se communique avec rapidité :  
Tout le monde doit rire, un seul homme excepté.  
Mais s'il vient à montrer cet écrit qui l'enchanté,  
Il ne rit plus ; sa joie est émue et touchante.  
Il caresse des yeux le billet adoré,  
Et chaque mot d'Agnès est par lui savouré.  
Il lit avec délice, et s'arrête, et soupire,  
Et veut faire admirer les choses qu'il admire :  
Ivresse d'un cœur jeune et qu'il jette au dehors !  
Ses larmes, ses baisers, attestent ses transports ;  
Il en couvre vingt fois cet écrit plein de charmes :  
C'est dans l'amour surtout que la joie a des larmes.

Lisant avec chaleur, sans pourtant se hâter,  
Jamais sur un seul mot il ne doit hésiter.  
Ce chef-d'œuvre d'amour, de candeur et de grâce  
A déjà, sans témoins, été lu par Horace.  
Un billet amoureux dans le cœur d'un amant,  
A peine lu par lui, se grave en un moment.  
Les traits, le style, tout à ses yeux se retrace :  
Il s'en redit les mots, il en connaît la place ;  
Et lorsqu'il le relit, c'est pour goûter encor  
Le plaisir de l'avare admirant son trésor.  
Quand Valère, l'amant de la jeune Isabelle,  
Autre esclave trompant le tyran Sganarelle <sup>1</sup>,  
Ouvre le doux billet dans la boîte apporté,  
Sa surprise est égale à sa félicité.  
C'est la première fois qu'il voit cette écriture :  
Il en hâte des yeux l'adorable lecture ;

<sup>1</sup> Sganarelle dans *l'École des maris*.

Mais la voix n'a jamais, dans ces instants heureux,  
Cette rapidité du regard amoureux.  
Haletante d'espoir, inquiète, pressée,  
Elle achève en courant la lettre commencée.  
Valère lit l'écrit qui comble son désir ;  
Mais Horace relit ; c'est un plus doux plaisir.

Vous devez sur la scène, en lisant une lettre,  
Montrer les sentiments dont elle vous pénètre  
Par un jeu de visage et des inflexions  
Moins fidèles au sens qu'à vos impressions.

Ces finesse de l'art, dans un rôle semées,  
Donnent les vrais succès, les longues renommées :  
Sans elles transformant votre art en un métier,  
Vous êtes du théâtre un vulgaire ouvrier.

Nous aimons que l'on parle à notre intelligence:  
Pour nous faire penser il faut que l'acteur pense.

Un comique souvent croit que, pour divertir,  
L'âme, oisive chez lui, ne doit jamais sentir.  
Pierrot du *Don Juan*, quand il le représente,  
Étale une gaîté froidement amusante.  
Il cherche le succès de ce rôle charmant  
Dans un patois picard, breton ou bas-normand.  
Il se trompe ; Pierrot a pour sa paysanne  
L'ardente passion d'Alceste ou d'Orosmane,  
Et Molière retrace avec fidélité  
Cet amour énergique en sa naïveté.  
C'est d'un cœur villageois la curieuse histoire ;  
Et le jargon rustique, ornement accessoire,  
Ne doit point dérober à l'œil du spectateur  
Le plus noble côté du travail de l'auteur.

De quelque nom obscur ou brillant qu'il se nomme,  
Rustre, seigneur, bourgeois, je veux d'abord voir l'homme.  
Je veux que Gros-René, de dépit enflammé,  
Aime encor Marinette, en soit encore aimé;  
Que se rendant tous deux leurs gages de tendresse,  
Ils aient un vrai dépit d'amant et de maîtresse,  
Et ne deviennent pas, froidement grimaciers,  
Des passions d'autrui parodistes grossiers.

Parfois un Gros-René burlesquement se jette,  
Pour imiter son maître, aux pieds de Marinette;  
Celle-ci le relève et contrefait le ton  
De Lucile accordant un amoureux pardon.  
Peut-on faire à Molière un plus sanglant outrage,  
Rendre plus infidèle une fidèle image?  
Dans un double tableau cet auteur accompli  
A peint l'amour grossier près de l'amour poli.

Soigneux de nous offrir des portraits véritables,  
Il en marque les points différents et semblables :  
Il nous montre ces cœurs, l'un par l'autre excités,  
Rendant avec courroux tous les dons acceptés.  
A l'état des amants les présents sont conformes ;  
Chaque couple a son ton, et sa langue, et ses formes.  
De l'épais Gros-René la lourde passion  
Ne doit point pratiquer la génusflexion ;  
Éraste ne rompt point la paille avec Lucile.  
Ne changez pas d'un rôle et l'allure et le style ;  
N'excitez pas des sots la facile gaîté  
En outrageant le sens, le goût, la vérité ;  
Respectez votre auteur : telle est la loi première,  
Surtout quand cet auteur s'est appelé Molière.

Jeunes acteurs, aimez Molière ; étudiez  
Ces types si nombreux, si vrais, si variés,

Ces immortels portraits de la figure humaine :  
C'est au peintre d'Agnès que l'on doit Célimène.

Célimène ! qu'elle offre, en nous apparaissant,  
De ses nobles attraits l'éclat éblouissant,  
Son sourire enchanteur et toutefois étrange,  
Révélant le démon sous la beauté de l'ange,  
Sa grâce un peu hautaine et ses regards vainqueurs,  
Illuminant la scène et soumettant les cœurs.  
Son fauteuil est un trône où s'assied cette reine,  
Son éventail un sceptre, et sa voix souveraine  
Lance à ses courtisans, attentifs et charmés,  
De son mordant esprit les traits envenimés.  
Dans sa course moqueuse aucun frein ne l'arrête ;  
Sur ses lèvres toujours la médisance est prête.  
Quelle verve et quel charme en sa malignité !  
Le mot railleur s'échappe avec rapidité :

C'est la flèche qui part, portant une blessure.  
Un insolent bonheur brille sur sa figure.  
Je ne sais quelle grâce et quel charme caché  
Se mêle encore au fiel par sa bouche épanché.  
Sa parole l'enivre et son succès l'excuse ;  
On l'adore, on la craint, elle effraye, elle amuse.  
Qui n'applaudirait pas à son esprit charmant?  
Tout le monde est par elle immolé si gaîment!  
D'une homicide langue on pardonne les crimes,  
Quand le bourreau fait rire aux dépens des victimes.

Chez elle Arsinoé vient apporter l'ennui :  
Célimène jadis, elle est prude aujourd'hui,  
Et dans une coquette heureuse d'être belle,  
Elle hait les attraits que l'âge efface en elle.  
Hélas ! elle s'efforce en vain à retenir  
Ceux pour qui sa beauté n'est plus qu'un souvenir.

Plus d'amants, plus de cour qui la suive et l'encense,  
Et ses appas trop mûrs ont perdu leur puissance.  
Eh! comment dans son cœur, par l'envie ulcéré,  
Ne pas haïr l'objet qu'Alceste a préféré,  
D'Alceste à qui l'on offre, insinuante et douce,  
Des consolations que le cruel repousse ?  
Sur sa jeune rivale elle veut s'en venger,  
Et ne pouvant la vaincre, elle aime à l'outrager.

Tel est en ce moment le dessein qui l'amène :  
Elle cherche à blesser l'orgueil de Célimène,  
A jeter la rougeur sur un front odieux  
Dont le trop jeune éclat importune ses yeux.  
Célimène l'écoute, et, gardant le silence,  
Subit, en souriant, sa mielleuse insolence,  
Accepte le combat qu'on vient lui présenter,  
Et prépare les coups qu'elle lui doit porter.

Avec l'aplomb menteur de la diplomatie,  
De ses avis donnés elle la remercie,  
Et veut payer aussi d'un avis mérité  
Cette haine affectant des dehors de bonté.  
De l'air le plus charmant la coquette orgueilleuse  
Avec civilité sait être injurieuse :  
Tels, prêts à l'immoler, les sacrificateurs  
Ornaient pieusement la victime de fleurs.  
En butte aux coups portés par un tel adversaire,  
Arsinoé regrette un défi téméraire ;  
Et devant les éclairs de ce brillant esprit  
Son sang-froid disparaît, sa vanité s'aigrit.  
Pendant qu'elle soutient cette lutte cruelle,  
Tout à coup, pour l'abattre, un mot tombe sur elle ;  
Sa rivale a parlé d'âge, et ce mot affreux  
Retentit dans son cœur comme un bruit douloureux.  
Célimène, qui veut sa déroute complète,  
D'une voix éclatante à la face lui jette

Les vingt ans, déjà loin de son front suranné,  
Et dont avec orgueil le sien est couronné.

Que la grâce à l'audace en elle se marie;  
Qu'elle soit belle et grande en son effronterie.  
Devant l'écrit coupable à ses yeux présenté  
Elle ne peut nier son infidélité.  
Mais loin de se courber sous le poids de sa faute,  
Frémissant de courroux, l'œil fier, la tête haute,  
Lorsque de s'expliquer tout lui fait une loi,  
L'insolente répond : *Il ne me plaît pas, moi;*  
Et se réfugiant dans le dédain, du geste,  
De la voix, du regard, elle domine Alceste;  
D'un superbe cynisme elle arme sa beauté,  
Et la honte jamais n'eut plus de majesté.  
Alceste est terrassé par cet excès d'audace;  
La prière bientôt succède à la menace.

De batterie alors changeant subitement,  
La trompeuse beauté feint l'attendrissement.  
Déployant de son art la séduisante adresse,  
Son regard douloureux le gronde et le caresse ;  
Elle emprunte à l'amour, ignoré de son cœur,  
De son plaintif accent la suave douceur,  
Murmure, en soupirant, des reproches d'amante :  
Les yeux, la voix, le geste, il n'est rien qui ne mente.  
D'un invincible charme Alceste enveloppé,  
La regarde, l'écoute, et sent qu'il est trompé.  
Mais, impuissant à rompre une chaîne honteuse,  
Il se confie encore à cette foi douteuse  
Jusqu'au moment fatal où, lu publiquement,  
Chacun de ses billets devient un châtiment.

Quand elle voit sur elle éclater la tempête,  
Elle ne doit baisser ni relever la tête :

Aux outrages subis la superbe beauté  
Oppose le silence et l'immobilité.  
De son cœur ulcéré trahissant le supplice,  
Un sourire glacé sur ses lèvres se glisse.  
Devant Alceste enfin courbant son front altier,  
Elle convient des torts qu'elle ne peut nier.  
D'un trop juste courroux étouffant le murmure,  
Il ose encore offrir sa main à la parjure ;  
Mais il veut que, fuyant un monde qui la perd,  
Célimène le suive en un lointain désert.  
D'un pardon généreux celle-ci peu touchée  
Ne veut pas qu'au désert sa beauté soit cachée,  
Et refuse, malgré des affronts éclatants,  
D'aller dans un exil enterrer ses vingt ans:  
La coquette à cette offre est poliment rebelle.  
Quoique l'hymen offert soit sans attraits pour elle,  
Elle s'y résoudrait, mais trop tard: ce moment  
D'Alceste voit finir le long aveuglement,





Et son cœur, détestant une indigne maîtresse,  
De l'hymen à son tour refuse la promesse.  
Elle est calme; nul pli sur son front, nul coup d'œil  
Ne trahit les tourments qu'endure son orgueil :  
Elle se tait, salue, et toujours séduisante,  
Dans son abaissement est encore imposante.

Corneille sur la scène a souvent présenté  
L'amour par le devoir noblement surmonté.

Dans Pauline, à la fois cœur tendre, esprit austère,  
Pleine d'un chaste amour que sa raison fait taire,  
Un talent délicat se doit faire admirer.  
Jamais la passion ne la vient égarer :  
Dans ses doux souvenirs, dans son devoir constante,  
Elle pense en épouse, elle sent en amante.

Révélez, par un art aujourd'hui peu connu,  
La puissance d'un jeu savamment contenu.  
Que des inflexions d'une finesse extrême  
Indiquent la vertu veillant sur elle-même,  
Gardant pieusement la salutaire peur  
Qui seule nous fait vaincre en ces luttes du cœur.  
Loin d'oser le blâmer, on admire, on révère  
Le sentiment fidèle inspiré par Sévère.  
On l'entend consoler son courage abattu,  
Lui tracer son devoir, rassurer sa vertu,  
Lui donner à la fois le précepte et l'exemple.  
Après l'outrage aux dieux accompli dans le temple,  
De son époux chrétien blâmant l'impiété,  
Elle veut que son nom ne soit pas insulté.  
Son trépas la rendrait à l'amour de Sévère :  
Pour ses jours menacés elle implore son père.  
Lorsqu'il veut du martyre affronter les douleurs,  
Elle tente sur lui la prière et les pleurs ;

Et, dans les mouvements où son zèle l'engage,  
Elle emprunte à l'amour son plus tendre langage.  
Mais qu'elle n'en ait point les transports et l'accent :  
C'est l'amour du devoir que Pauline ressent ;  
Et devant les périls que cherche une sainte âme,  
Jusqu'à la passion s'il s'exalte et s'enflamme,  
La vive expression de ce pur sentiment  
Ne peut point de l'amour avoir l'emportement.  
Gardez qu'un cri, qu'un geste impétueux n'altère  
De son émotion le noble caractère.  
Quand Polyeucte, avant de marcher à la mort,  
A Sévère étonné la cède sans effort,  
Celui-ci, que confond une vertu semblable,  
Ne comprend pas qu'un homme en puisse être capable ;  
Avant de la céder il eût perdu le jour....  
Craignant et pressentant des paroles d'amour,  
Pauline l'interrompt, et bientôt lui retire  
Jusqu'au plus vague espoir qui le pourrait séduire.

Elle ose confier même, en un tel moment,  
Le salut d'un époux à l'honneur d'un amant :  
D'une âme honnête et grande ô beauté sans pareille !  
On connaît à ces traits les filles de Corneille.

Du sublime discours par Sévère écouté,  
Pas un mot au hasard ne doit être jeté.  
Vous la voyez et simple, et grave, et mesurée,  
Respectant du devoir la limite sacrée,  
Et dans le cercle étroit que lui trace l'honneur  
Enfermant son regard, sa parole, son cœur.  
Ne soyons pas surpris que la grâce divine  
Vienne de ses rayons illuminer Pauline :  
Peut-elle du vrai Dieu méconnaître la loi ?  
Elle est par sa vertu préparée à la foi,  
Et cette âme, au devoir toujours assujettie,  
Était chrétienne avant que d'être convertie.

Aussi quand elle voit d'un corps vil et mortel  
Polyeucte sortir pour conquérir le ciel,  
Ce supplice pour elle est un sanglant baptême.  
Cette femme, au martyre aspirant elle-même,  
N'a plus rien de terrestre ; à son père étonné  
Elle apparaît le front de splendeur couronné.  
*Je sais, je vois, je crois* : cette mystique phrase  
La plonge, en s'échappant, dans une sainte extase.  
Elle voit Polyeucte et Néarque : tous deux  
Tendent les bras vers elle et l'appellent près d'eux ;  
Elle voit au séjour où s'élance son âme  
La palme qui l'attend, le Dieu qu'elle proclame.

D'un si rare trésor comprenant la valeur,  
Sévère s'en rend digne à force de malheur.  
Il ne veut pas, prenant Pauline pour modèle,  
En courage, en grandeur être vaincu par elle.

Il accomplit ses vœux, loin de leur résister,  
Et la perd à jamais pour la mieux mériter.  
Ressentant pour sa belle et vertueuse amante  
Une admiration que chaque instant augmente,  
Il ignore du cœur les mouvements pieux :  
C'est sans y renoncer qu'il doute de ses dieux.  
Sans vouloir l'adopter, vantant la foi chrétienne,  
Ce cœur n'a pas besoin d'un Dieu qui le soutienne.  
Dans les cultes divers sa raison ne veut voir  
Qu'une base donnée au souverain pouvoir :  
Aux dogmes, quels qu'ils soient, il a fermé son âme  
Qu'un noble amour possède et que l'honneur réclame.

Baron, qui nous laissa des exemples si beaux,  
Dans Sévère, disant aux convertis nouveaux  
De *bien servir leur Dieu, de servir leur monarque*,  
Donnait d'un talent fin une éclatante marque :

Son accent varié, sa figure, son jeu  
Ordonnaient le monarque et permettaient le Dieu.

Parlerai-je du Cid, de cette âme espagnole  
Que révèlent si bien sa première parole,  
Et son front jeune et fier où monte la rougeur  
A cette question : *Rodrigue, as-tu du cœur ?*  
Devant l'indigne affront qui flétrit son vieux père  
Il est tout frémissant de honte et de colère.  
Prêt sur l'heure à donner, à braver le trépas,  
Il demande quel nom doit châtier son bras ;  
Et ce nom prononcé fait tomber son audace,  
Et l'épée, en ses mains remise, l'embarrasse.  
Que résoudre ? va-t-il, en ce funeste jour,  
Oublier son honneur, immoler son amour ?  
Dans un long monologue il hésite, il balance.  
Enfin à son amour il impose silence :

A l'honneur paternel se vouant tout entier,  
Il veut punir Gormas et court le défier.  
Sans paraître touché du péril qu'il affronte,  
Sans colère, sans bruit il provoque le comte.  
Quand celui-ci s'emporte, il l'invite au sang-froid.  
Sûr de lui, confiant dans sa force et son droit,  
D'un superbe adversaire il brave l'arrrogance :  
On sent qu'un cœur rempli d'une telle assurance,  
A son premier danger s'offrant si simplement,  
Porte d'un grand destin le fier pressentiment.

On a vu des acteurs (il m'en souvient encore)  
Affecter dans *le Cid* des airs de matamore :  
Ils changeaient les défis en de bruyants débats,  
Et Rodrigue criait en disant : *Parlons bas.*

Après qu'il a tué le père de Chimène,  
Son amoureux chagrin près d'elle le ramène :  
Elle le voit, tombant à genoux, la prier  
De tourner contre lui son glaive meurtrier.  
En peignant sa douleur respectueuse et tendre,  
Au ton fade et plaintif gardez-vous de descendre,  
Et dans tout ce qu'il dit sachez faire sentir  
L'accent de la tristesse et non du repentir.  
Ce n'est point un pardon que Rodrigue demande :  
Peut-il se reprocher ce que l'honneur commande ?

Quand du jeune héros les rapides exploits  
Viennent sauver ses jours du châtiment des lois,  
Lorsque don Sanche oppose un bras sans renommée  
Au jeune et fier vainqueur d'un héros, d'une armée,  
Rodrigue ne veut point, dans sa fidélité,  
Combattre le vengeur par Chimène accepté ;

A mourir pour Chimène il veut mettre sa gloire.  
Celle-ci, pour forcer le Cid à la victoire,  
Dans ce cœur amoureux, que la douleur abat,  
Laisse tomber un mot qui l'appelle au combat.  
Le héros tout à coup s'éveille, se ranime,  
Et même aux plus vaillants jette un défi sublime.  
Mais que, dans ce moment, don Quichotte nouveau,  
Il n'aille pas tirer son glaive du fourreau.  
Il est seul : à quoi bon la valeur solitaire ?  
Pour tirer votre épée ayez un adversaire,  
Ou, du fou de la Manche émulateur fervent,  
Que devant lui l'acteur ait un moulin à vent.

Des femmes que créa ta muse vigoureuse,  
Corneille, ta Camille est la plus amoureuse.  
La patrie et l'honneur, mots stériles et vains !  
L'amour est tout pour elle, et ses rayons divins

Échauffent seuls le cœur de la jeune Romaine.  
Que la vertu des siens lui paraît inhumaine !  
Que lui font ces devoirs dont ils parlent toujours ?  
Adorer Curiace et conserver ses jours,  
A cette seule loi son âme est asservie :  
C'est là le seul devoir de son cœur, de sa vie :  
A ses yeux fascinés tout autre est criminel.  
Et l'amour filial, et l'amour fraternel,  
Et Rome triomphant par les exploits d'Horace,  
Qu'est-ce que tout cela près de son Curiace ?  
Aussi comme elle écoute avec anxiété  
Cet horrible duel longuement raconté !  
Comme elle suit, l'œil fixe et d'effroi palpitable,  
Tous les détails affreux de la lutte sanglante !  
Lorsque du coup mortel Curiace est frappé,  
On entend un sanglot de son sein échappé ;  
Sur un siège voisin elle tombe immobile :  
Mais la voix de son père a ranimé Camille.

La joie a du vieillard effacé les douleurs :

Au nom de Rome heureuse il lui defend les pleurs.

Mais, pour le braver mieux, on voit l'infortunée

Soi-même se contant sa propre destinée ;

Elle veut attrister la gloire d'un tel jour,

Et du triomphateur insulter le retour :

Rebelle à sa famille et fidèle à sa flamme,

De colère et de haine elle gonfle son âme.

Horace vient, la joie et l'orgueil dans les yeux ;

Il montre, en le vantant, son bras victorieux :

Devant elle, à la voix de ce frère barbare,

Des armes des vaincus la muraille se parc,

Camille se constraint : mais lorsqu'insolemment

Ce vainqueur lui prescrit d'oublier son amant,

Le torrent contenu déborde avec furie :

Elle insulte à la fois son frère et sa patrie,

Rome, cette cité fière d'affreux exploits,

Dont par elle le nom prononcé quatre fois

Emprunte à la douleur, au courroux qui l'entraîne,  
Quatre accents différents de foudroyante haine.  
S'armant d'un front superbe et d'un geste insolent,  
Sa loquace fureur grandit en s'exhalant :  
Avec cette fureur semble grandir encore  
L'image des malheurs que pour Rome elle implore.  
Son regard semble errer sur cent peuples divers,  
Et contre son pays appeler l'univers ;  
Et vers le ciel ses yeux et ses mains qu'elle lève  
Y vont chercher les maux que sa vengeance rêve.  
Mais c'est peu que du ciel le terrible pouvoir  
Déchaîne ces fléaux : Camille veut les voir,  
Comme un déluge affreux voir la flamme descendre,  
Et Rome se changer en un monceau de cendre,  
Heureuse d'arrêter ses regards inhumains  
Sur le dernier soupir du dernier des Romains.  
De cet affreux tableau cruellement ravie,  
Elle sent que la joie emporterait sa vie.

Il faut qu'au dernier vers on frémisse en voyant  
Tout son corps agité par un rire effrayant.

Des tragiques acteurs que la scène proclame  
Les peintres éloquents de l'amoureuse flamme,  
Le grand nom de Lekain est le plus glorieux.  
Son aspect, on le sait, ne flattait point les yeux :  
Aussi devant la cour lorsqu'il eut le courage  
De remplacer Grandval au séduisant visage,  
Ce brillant favori du beau sexe titré,  
Et d'être le sultan par Zaïre adoré,  
Un murmure grondeur et de sinistre augure  
Du nouvel Orosmane accueillit la figure :  
« Qu'il est laid ! » disait-on avec un froid dédain.  
Mais de son jeu vainqueur le charme fut soudain ;  
Et quand la passion de son âme exhalée  
Lui prêta ces regards dont la vue est troublée,

La salle frissonna d'un murmure nouveau ;  
Les femmes, l'œil en pleurs, s'écriaient : « Qu'il est beau ! »

Quand Nérestan, cédant au zèle qui l'inspire,  
Au superbe soudan vient demander Zaïre,  
Lekain, après avoir des prisonniers chrétiens  
Refusé la rançon et brisé les liens,  
Devant le chevalier tournait vers sa maîtresse  
Un long regard empreint d'une douce tendresse,  
Un regard amoureux ensemble et protecteur ;  
Puis, d'un maître bientôt reprenant la hauteur,  
Souriait de dédain à l'insolente idée  
Que Zaïre aux chrétiens par lui fût accordée.  
Enviré de l'amour d'un jeune objet charmant,  
Il unissait en lui le monarque et l'amant :  
Étalant sur la scène avec magnificence  
Le fastueux orgueil de la toute-puissance,

Sous son calme imposant le spectateur sentait  
L'ardente passion dont son cœur palpitait.

Le chevalier, qui plaint la chrétienne infidèle,  
La regarde et soupire, en se séparant d'elle ;  
Orosmane le voit, et dans son cœur blessé  
S'élève un doute injuste, et bientôt repoussé.  
Il s'étonne, il rougit de ce moment d'ombrage :  
Il y voit pour Zaïre un odieux outrage.  
C'est alors que Lekain disait avec fierté :  
*Je ne suis point jaloux* ; puis, comme un cri jeté,  
Il laissait échapper ces mots, présage horrible :  
*Si je l'étais jamais !...* Et son accent terrible,  
Et l'éclair dont soudain s'enflammait son regard,  
Et sa main où semblait s'agiter un poignard,  
Tout préparait de loin, tout révélait d'avance  
D'un cœur impétueux la tragique souffrance,

Les fogueuses douleurs qui l'allaient traverser,  
Les larmes de ses yeux, indignés d'en verser,  
Les injustes fureurs dont Zaïre est victime,  
Et lui-même sur lui se vengeant de son crime.

Dans Tancrède il montrait non moins heureusement  
Et le guerrier loyal, et le loyal amant.

Quand de mes jeunes ans l'image me caresse,  
Des récits des vieillards je berce ma vieillesse.  
Je n'entends plus leurs voix qui me vantaient toujours  
Du Théâtre-Français les antiques beaux jours.  
Ces conteurs d'un passé dont j'admirais l'histoire,  
Et dont mes rêves vains ressuscitaient la gloire,  
Ils sont partis : vers eux m'abrégeant le chemin,  
Chaque jour me conduit au jour sans lendemain.

Ils aimaient à parler de cet art que j'adore,  
Et de leurs souvenirs je me souviens encore.  
Jamais ils ne trouvaient de termes assez forts  
Pour peindre du public l'ivresse et les transports,  
Quand Tancrède, prenant pour son digne interprète  
Lekain, brillant écho des pensers du poète,  
Sur les lieux dont il fut proscrit injustement  
Promenait des regards pleins d'attendrissement ;  
Sentant par le bonheur sa poitrine oppressée,  
S'arrêtait, reprenait sa marche commencée,  
A chaque objet nouveau qu'apercevaient ses yeux  
Tressaillait, s'écriait en regardant les cieux  
Pour les remercier d'un retour si prospère :  
*A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !*

Du jeu muet, dit-on, par l'acteur inventé  
Si grande, si touchante était la vérité,

Que tous les spectateurs, impatients d'entendre  
Le vers qu'avec tant d'art il leur faisait attendre,  
Au moment où ce vers s'échappait de son cœur,  
En même temps qué lui le murmuraient en chœur.

Au milieu des douleurs dont son âme est flétrie,  
Oui, Tancrède est heureux de revoir sa patrie,  
Cette terre qui fut son berceau, les doux cieux  
Par un cruel exil rendus plus précieux,  
Ce pays qu'il aimait et qu'il revient défendre :  
Mais son accent trahit un sentiment plus tendre.  
Là, sur le sol natal par lui tant désiré,  
Respire de ses vœux l'objet pur et sacré,  
Et l'amour du pays qui l'anime et le guide  
S'échauffe de l'amour qu'inspire Aménaïde.  
Mais que dis-je ? à l'amour quand un cœur s'est donné,  
Tout autre sentiment est par lui dominé :

L'astre du jour ainsi vient couvrir de son ombre  
Ces étoiles, ces feux, soleils de la nuit sombre.

Amante de Tancrède, ô toi si justement  
Fière de ton amour, fière de ton amant,  
Que ton âme unissant la force à la tendresse,  
Porte avec dignité la douleur qui l'opresse !  
Au guerrier qui t'adore égale en loyauté,  
Superbe de courage et de fidélité,  
De tes accusateurs tu dédaignes l'offense :  
Que t'importe en effet ce qu'un vain monde pense ?  
Tu sais, tu crois du moins que, certain de ta foi,  
Ton chevalier jamais ne doutera de toi ;  
Et cependant, ô honte ! ô comble de l'injure !  
Il doute, il te soupçonne, il croit à ton parjure :  
C'est par pitié pour toi qu'il devient ton appui.  
Dans quel étonnement tu tombes devant lui !

Puis songeant à ce prix de ta longue tendresse,  
Accablée un moment, ta fierté se redresse ;  
Ton indignation éclate : ce n'est pas  
Ce courroux ressenti par d'orgueilleux appas,  
Ces mouvements jaloux, cruels, où s'abandonne  
La farouche Roxane ou l'altière Hermione ;  
C'est l'orgueil d'un cœur tendre et sensible à l'honneur  
Qui d'une illusion a perdu le bonheur.  
Le soupçon de Tancrède est un poids trop pénible  
Et chez un tel amant lui semblait impossible.  
*Impossible !* ce mot comme un cri doit partir :  
Clairon avec éclat le faisait retentir.  
Mais comme Aménaïde est belle en sa vengeance !  
Aux dangers que Tancrède affronte elle s'élance ;  
Elle veut près de lui mourir, et que sa mort  
A son injuste amant laisse un juste remord.  
Les mots amour, honneur, que porte la bannière  
Du héros, de l'ingrat dont elle était si fière,

Sont la devise aussi que la noble beauté  
Porte au fond de son cœur avec fidélité.  
Si le ciel l'eût faite homme, il eût offert en elle  
De la chevalerie un sublime modèle.

Me faut-il maintenant montrer à vos regards  
Le fol amour troublant la raison des vieillards ?

Quand l'horloge du temps, qui marche avec vitesse,  
Sonne pour un mortel l'heure de la vieillesse,  
Devant lui s'ouvre un court et nouvel avenir ;  
Il tient au monde encor, mais par le souvenir.  
Vieillir, c'est au tombeau s'apprêter à descendre :  
C'est un commencement de néant et de cendre.  
Toujours, nous regardant d'un œil sombre et jaloux,  
L'impitoyable mort veille à côté de nous.

Chaque jour est un bien que la mort nous envie ;  
Et dès nos premiers pas, tout nous montre la vie  
Incertaine, rapide et prête à nous quitter :  
L'heure où je la reçois commence à me l'ôter.

Dans les corps vieillissants que les ans affaiblissent  
Heureuses mille fois les âmes qui vieillissent !  
Du joug des passions quand ils sont affranchis,  
Heureux les fronts ridés et les cheveux blanchis !  
L'amour, l'ambition, que le bon la Fontaine  
Nomme les deux démons de l'existence humaine,  
Ces hôtes, dont toujours il se faut défier,  
Ne viendront plus troubler la paix de son foyer.  
Un des plus grands malheurs est d'avoir en partage  
Avec l'âge qu'on a, les penchants d'un autre âge.  
Du moins un noble but, des travaux glorieux  
Peuvent justifier un cœur ambitieux

Qui, d'une longue vie apportant la science,  
Nous fait part du trésor de son expérience.  
Mais l'amour d'un vieillard est toujours insensé ;  
Il ne peut point, pour plaire, invoquer son passé :  
A la jeune beauté dont il porte la chaîne  
Il offre un vain débris, une tombe prochaine ;

Mithridate, bravant des destins inhumains,  
Est vaincu par l'amour plus que par les Romains ;  
Ses lauriers sont flétris, sa gloire est éclipsée,  
Et toujours une femme attire sa pensée.  
L'aspect de ses deux fils vient redoubler ses maux :  
Ce ne sont point des fils pour lui, mais des rivaux.  
Ils ont quitté les lieux confiés à leur garde,  
Et d'un œil courroucé leur père les regarde.  
Parlant à tous les deux en maître mécontent,  
Il est pour Xipharès moins sévère pourtant ;

Puis il les congédie, et, seul avec Arbate,  
Du vieillard ombrageux la jalouse éclate.  
Il conte en peu de mots avec rapidité  
Sa défaite, sa fuite et son adversité,  
Pour en venir plus tôt à parler de Monime ;  
Et sa voix à ce nom s'émeut et se ranime,  
Et son front de vaincu se lève menaçant.  
Tout montre du vieux roi l'amour jeune et puissant,  
Prompt à la défiance ainsi qu'à la colère,  
Et tout prêt à punir, quand il craint de déplaire.  
Il sait aimer, haïr avec la même ardeur..  
Sans générosité, mais non pas sans grandeur,  
Ame passionnée, inquiète, hardie,  
Rusée, et descendant jusqu'à la perfidie,  
Tandis qu'un fol amour bouillonne dans son sein,  
Son esprit vaste enfante un sublime dessein.  
Il fait marcher de front l'amant et le grand homme :  
Vaincu par les Romains, il veut assiéger Rome,

La vaincre dans ses murs, en face de ses dieux.  
De ce héros, traçant son plan victorieux,  
Que la parole soit nette, fière, agitée,  
Grave, quoique rapide, et non point emportée.  
Quand d'un hymen lointain il ordonne les nœuds,  
Il porte sur Pharnace un regard soupçonneux,  
Pharnace qui, d'un père affrontant l'anathème,  
Aime Rome qu'il hait et Monime qu'il aime.  
Il hait avec plaisir ce fils toujours fatal :  
Mais lorsqu'en Xipharès il découvre un rival,  
En songeant à ce cœur si loyal, si fidèle,  
Il porte avec chagrin cette haine nouvelle.  
Pour ravir à Monime un secret dangereux,  
Il la trompe, en feignant un amour généreux ;  
Et dès qu'il a surpris le secret de sa flamme,  
Son visage soudain change, et trahit son âme.  
Brizard en cet instant faisait frémir d'effroi :  
On tremblait en voyant dans les yeux du vieux roi,

Sur son front, qui du calme affectait l'apparence,  
S'allumer la colère et passer la vengeance.  
Dans ce jeu de visage, où Brizard excellait,  
Au public effrayé son silence parlait.  
Au bruit des ennemis amenés par Pharnace  
Comme il était saisi d'une héroïque audace !  
Tout à coup sur son casque il jetait ses deux mains,  
Et d'une voix terrible il criait : *Les Romains !*

Qu'un double sentiment à nos regards éclate ;  
Et que toujours l'acteur nous peigne, en Mithridate,  
Des rois humiliés le vengeur orgueilleux,  
Et le vieillard brûlé d'un amour malheureux.

La comédie encor m'offre le vieux Danville,  
Faible et fier tout ensemble, à s'alarmer facile,

Et, près d'un jeune objet orné de vingt printemps,  
Gardien ombrageux d'un front de soixante ans.  
Lui, de sa passion rien ne le vient distraire :  
Pour le bonheur d'Hortense il s'efforce à lui plaire ;  
A ce tendre devoir tout est sacrifié :  
Père, son fils par lui semble presque oublié ;  
Maître, un vieux serviteur l'importune et l'irrite ;  
Ami, son vieil ami de collège, il l'évite.  
Sous le joug de l'hymen, hélas ! courbé trop tard,  
Adieu le doux repos, si chéri du vieillard !  
Adieu de son passé la longue indépendance !  
L'amour des vains plaisirs, la parure, la danse,  
Le désir d'attirer les regards et les cœurs,  
Les jugements du monde et ses propos moqueurs,  
Les modernes Lauzuns, dont la gloire consiste  
A grossir chaque jour une indiscrette liste,  
Comédiens d'amour privés de cœurs d'amants,  
Pour lui que de périls, de terreurs, de tourments !

Eh ! comment triompher de l'âge qui l'accable ?  
De tous ses ennemis c'est le plus implacable.  
Jeune de passion, il voit avec douleur  
Ses rides de son âge attester le malheur,  
A son front noble et bon la vieillesse attachée :  
Dans le fond de son cœur sa jeunesse est cachée.  
Cet ornement fragile et regretté par lui,  
Avec des yeux chagrins il le voit en autrui.  
Le duc, de quel accent sa colère le nomme !  
Comme il déteste en lui le rival, le jeune homme !

Que Danville, courbé sous un joug qu'il chérit,  
Soit faible par le cœur, mais jamais par l'esprit,  
Et qu'évitant le ton d'un Géronte crédule,  
Son malheur à nos yeux ne soit point ridicule.  
Des beaux jours qu'il n'a plus vainement envieux,  
Avec quelle amertume il se dit : Je suis vieux !

Ah ! si la jalousie, au temps de la jeunesse,  
Est un des plus grands maux que notre âme connaisse,  
Combien son aiguillon est plus vif mille fois,  
Quand des ans sur sa tête on sent le triste poids !  
C'est du ciel doublement éprouver la colère  
Qu'aimer dans la saison où l'on cesse de plaire ;  
Il est dur pour des cœurs de tendresse altérés  
De lire leur vieillesse en des yeux adorés :  
Des amants surannés c'est l'éternelle crainte.  
Sans cesse redoutant la froideur ou la feinte,  
Attachant sur l'objet de leur culte amoureux  
Un regard inquiet, suppliant, malheureux,  
Leurs discours sont contraints, leurs transports sont timides :  
En parlant de leur flamme, ils songent à leurs rides.

Danville de sa jeune et frivole moitié,  
A défaut de l'amour, implore l'amitié.

Sa touchante douceur, attendrissant Hortense,  
De l'âge en ce moment efface la distance.  
Quand, le récompensant par de tendres égards,  
Elle préfère au bal un souper de vieillards,  
Age, chagrin, tout fuit, et, dans son allégresse,  
Il semble illuminé d'un rayon de jeunesse.  
Quel coup de foudre, ô ciel ! lorsqu'un billet fatal  
La lui montre fuyant le souper pour le bal !  
Une subite fièvre agite sa pensée.  
De confus mouvements l'âme bouleversée,  
Il s'habille en disant : *Je reste*, et cette fois  
Sa parole n'est plus d'accord avec sa voix.  
Dans le moment terrible où le trouble d'Hortense  
Atteste d'un rival la secrète présence,  
Il contient la fureur dont il est possédé.  
Mais au baiser du soir, par elle demandé,  
Dans son regard surpris tout à coup on voit naître  
Une indignation, dont il se rend le maître.

Le voilà donc enfin, ce duc si détesté !  
Par un défi soudain, à sa face jeté,  
Comme il se sent heureux de venger son outrage,  
De redevenir jeune en montrant son courage,  
De prouver que le temps encor n'affaiblit pas  
La chaleur de son cœur, la vigueur de son bras !  
Mais, tout en s'exhalant, son ardente colère  
Redoute les éclats d'une voix qu'il modère,  
Et le vicillard jaloux, dans sa maison, la nuit,  
Veut du moins échapper au scandale du bruit.  
Talma faisait sentir cette exquise finesse  
Qui de son rôle encor rehaussait la noblesse :  
Un grand acteur ajoute, en son jeu créateur,  
De nouvelles beautés aux beautés de l'auteur.

---

## NOTES



## NOTES DU CHANT PREMIER.

Du Préville futur a caressé l'oreille.

PRÉVILLE(Pierre-Louis Dubus, dit), né à Paris en 1724, mort en 1799. Il est regardé comme l'un des acteurs les plus parfaits dans la comédie. Son emploi était celui des valets et des rôles comiques qui n'appartenaient pas au genre noble ; mais la souplesse de son talent lui permit de jouer avec un grand succès des personnages d'une nature toute différente. Il se retira en 1786, et, cédant aux prières de ses camarades, remonta sur la scène en 1791 : il avait alors soixante et onze ans ; par suite des événements politiques de 1792, il rentra dans sa retraite, joua encore en 1793, quitta définitivement le théâtre en 1794, et mourut à Beauvais en 1799. Il fut membre de l'Institut. — Il eut pour femme Madeleine-Angélique-Michelle Drouin, qui débuta au Théâtre-Français en 1755, se retira, comme son mari, en 1791, et mourut en 1796. Sans être une grande comédienne, elle fut justement aimée et applaudie : on la citait comme un modèle de décence et de noblesse.

Des Lekain, des Talma, le souvenir l'assiége.

LEKAIN (Henri-Louis Cain, dit), né à Paris en 1729, mort en 1778. Il débuta en 1750. Il a été l'un des plus grands acteurs tragiques de notre scène; ce fut lui qui commença la réforme du costume. Il proposa au roi Louis XV d'établir une école où l'on formerait des élèves pour le Théâtre-Français. Le roi ne donna pas suite à cette idée; mais, par un arrêté, il attribua une pension de 500 francs à ceux de ses comédiens dont les leçons particulières auraient produit un sujet remarquable.

TALMA, né en 1763, mort en 1826. Il débuta en 1787 au Théâtre-Français (faubourg Saint-Germain, salle de l'Odéon), et, à la suite de vives discussions avec ses cosociétaires, passa, en 1791, avec Dugazon, Grandménil, mesdames Vestris et Desgarcins, sur le théâtre de la rue Richelieu. Les comédiens du faubourg Saint-Germain furent jetés en prison après la seconde représentation de *Pamela*, comédie en cinq actes et en vers, de François de Neufchâteau. Mis en liberté, ils jouèrent au théâtre de la rue Feydeau, où ils alternaient avec une troupe d'opéra-comique qui l'occupait alors. En 1797, les acteurs du théâtre Richelieu se réunirent à ceux du théâtre Feydeau. Diverses fractions de la Comédie-Française jouèrent aussi au théâtre Louvois, sous la direction de mademoiselle Raucourt, et dans l'ancienne salle du faubourg Saint-Germain. Enfin le gouvernement, ayant rassemblé tous ceux qui composaient la société avant la révolution, la reconstitua sur ses anciennes bases au théâtre de

la rue Richelieu, alors Théâtre de la République. Cette réunion définitive eut lieu en 1798. Talma, qui déjà s'était fait un nom célèbre, fut un des plus glorieux soutiens de la Comédie-Française. Génie laborieux, unissant les calculs de l'art à la puissance de l'inspiration, il ne cessa de progresser, et il prouva, dans les rôles de *Sylla* et de *Charles VI*, que les années n'avaient fait que rajeunir en lui l'âme et l'intelligence, ces deux premiers éléments du talent véritable. Il avait le goût et le sentiment de l'antique, et il continua la réforme du costume entreprise par Lekain. Ses dernières années furent peut-être les plus belles de sa carrière dramatique. Comme professeur, il a donné ses soins à des sujets qui n'ont pas répondu à son attente. Un seul paraissait appelé à de brillantes destinées; malheureusement, il mourut à vingt-trois ans. Élève du Conservatoire, il y avait obtenu un premier prix de tragédie. Il avait un physique heureux, des manières distinguées, de l'esprit, un grand amour pour son art et pour son maître, dont il était tendrement aimé : il s'appelait Raymond. Perlet et lui furent, au Conservatoire, mes deux plus chers camarades. Talma a été élève et professeur de l'École de déclamation.

Un des plus grands acteurs dont se vante la France,  
Baron, vit par Molière adopter son enfance.

BARON (Michel Boyron, dit), né en 1653, mort en 1729. Son père était comédien. Jouant, dans *le Cid*, le rôle de *Don Diègue*, il repoussa du pied son épée, que le *Comte de Gormas*

lui avait fait tomber des mains, et en recontra la pointe, qui le blessa. Il négligea cette blessure, qui lui parut légère; la gangrène s'y mit, et il mourut deux jours après. Il n'avait pas voulu qu'on lui coupât la jambe; il disait qu'un roi de théâtre se ferait huer avec une jambe de bois, et qu'il aimait mieux mourir que de souffrir cette opération. Son fils, qui se fit une si grande réputation, jouait avec tant de succès, à l'âge de treize ans, au théâtre de la foire Saint-Germain, que Molière l'alla voir, et, charmé de ses dispositions, l'engagea à son théâtre. Il eut toujours pour lui les soins d'un maître et la tendresse d'un père. A la mort de Molière, Baron passa dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, et se retira du théâtre à l'âge de trente-huit ans. Il y rentra en 1720, avec un grand éclat: il avait alors soixante-sept ans. Il jouait encore en 1729. S'étant trouvé mal sur la scène, on l'emporta hors du théâtre, et il mourut le 22 décembre de la même année. Il remplissait avec la même supériorité les personnages de la tragédie et de la comédie. Baron a donné des comédies qui ont eu du succès; il n'y a pas longtemps que l'on jouait encore *l'Homme à bonnes fortunes*. Il est remarquable que, comme son maître Molière, il a, pour ainsi dire, commencé à mourir sur la scène.

Montfleury succombant sous les fureurs d'Oreste.

Il y eut deux opinions sur la cause de la mort de Montfleury. Suivant la première, il se serait rompu une veine

par les efforts qu'il fit en jouant le rôle d'Oreste dans *Andromaque*; d'après la seconde, un cercle de fer qu'il était obligé de porter pour soutenir le poids énorme de son ventre, ne put empêcher qu'il ne s'ouvrit par suite des mêmes efforts.

MONTFLEURY (Zacharie Jacob, dit), né vers la fin du XVI<sup>e</sup> ou au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, entra au Théâtre-Français (hôtel de Bourgogne), avant 1637 : c'était un acteur fort aimé. En 1647, il fit représenter une tragédie intitulée : *la Mort d'Asdrubal*. Un de ses fils, Antoine Jacob, qui prit aussi le nom de *Montfleury*, eut des succès comme auteur : on compte parmi ses meilleures pièces *la Fille capitaine* et *la Femme juge et partie*.

La rieuse Desmare a formé Dangeville.

Mademoiselle DESMARES (Christine-Antoinette-Charlotte), née en 1682, morte en 1753 : elle parut sur la scène en 1698 et succéda à madame Champmeslé. Elle joua dans la tragédie et dans la comédie : elle déployait une gaieté folle dans l'emploi des soubrettes ; ce fut elle qui créa la *Lisette du Légataire*. Dans la tragédie, elle établit les rôles d'*Athalie*, de *Sémiramis* et de *Jocaste* dans l'*Œdipe* de Voltaire.

Mademoiselle DANGEVILLE (Marie-Anne Botot, dite), née en 1714, morte en 1796. Après avoir joué les rôles d'enfants avec beaucoup de succès, elle débuta dans les soubrettes en 1730, sous les auspices de mademoiselle Desmares, sa tante,

dont elle avait reçu les leçons. Elle s'essaya, non sans succès, dans la tragédie : mais ayant produit peu d'effet dans le personnage de Tullie, du *Brutus* de Voltaire, elle se borna aux rôles comiques, et elle a laissé la réputation d'un des talents les plus beaux qu'ait possédés notre scène.

Et les leçons d'un maître ont dirigé Préville.

Préville avait pris des leçons de Dehesse, acteur de la Comédie-Italienne.

Pourquoi nous citez-vous l'aigle au vol orgueilleux ?

« L'aigle commun nourrit tous ses petits dans son nid, les élève et les conduit ensuite dans leur jeunesse, au lieu que le grand aigle les chasse hors du nid, et les abandonne à eux-mêmes dès qu'ils sont en état de voler. » *Buffon*.

« L'aigle commun soigne et nourrit largement ses petits, les conduit ensuite, les invite à chasser et ne les oblige à s'éloigner que quand ils sont assez forts pour se passer de tout secours. » *Idem*.

Il y a, selon Buffon, certains animaux que l'aigle enlève, d'autres dont il se repaît sur place et dont il porte ensuite les lambeaux dans son aire. Buffon ajoute : « Ce plancher ou ce nid est large de plusieurs pieds et assez ferme, non-

« seulement pour soutenir l'aigle, sa femelle et ses petits,  
« mais pour supporter encore le poids d'une grande quantité  
« de vivres. »

L'acteur qui du talent veut atteindre le faitte,  
Quand il livre son cœur, doit conserver sa tête.

Molé disait : *Au théâtre il faut livrer son cœur et garder sa tête.*

Dans le discours d'ouverture de mon Cours de littérature et d'histoire, prononcé au Conservatoire le 9 décembre 1855, voici, à propos de l'inspiration, ce que j'ai dit du grand tragédien que la France a perdu en 1826 : « La vie de Talma fut une longue étude, et chez lui la méditation n'était jamais inactive; il ajoutait des beautés à ses anciens rôles, il étonnait dans ses rôles nouveaux. A ceux qui lui reprochaient d'être plus terrible que pathétique, il répondit par Charles VI : les larmes coulèrent de tous les yeux, et ce fut son dernier triomphe. Quoiqu'il nous semblât parvenu à l'apogée de son talent, on peut affirmer que la mort vint arrêter ses progrès : il se renouvelait dans sa vieillesse. Quelle profondeur et quelle finesse de conception! quelle habileté, quelle sûreté de goût dans l'exécution! Avec les savantes théories de l'art, qui en a mieux connu les côtés pratiques? quel autre a possédé, comme Talma, le mécanisme du débit et les procédés matériels à l'aide desquels on conduit la voix, on la

« ménage, on fait valoir tel passage, tel mot, on distribue  
 « sur un rôle la lumière et les ombres, on arrive aux plus  
 « puissants effets avec facilité ? Car il ne voulait pas que le  
 « jeu de l'acteur offrit la trace de l'effort, et lui-même, tout  
 « couvert des applaudissements de la foule, il se déclarait  
 « mécontent d'un succès qui lui avait coûté trop de fatigue.  
 « Cependant, j'en appelle à tous ceux qui ont eu, comme  
 « moi, le bonheur de le voir et de l'entendre, l'inspiration  
 « manqua-t-elle jamais à ce grand artiste si pur, si consciens  
 « cieus ? Elle le trouvait, dans tous les moments, préparé à  
 « la recevoir et habile à la retenir, à la fixer dans sa voix,  
 « son geste, sa physionomie, pour la reproduire ensuite sû-  
 « rement et perpétuellement. Il disait qu'un rôle se com-  
 « pose d'effets combinés et d'effets inspirés ; que les effets  
 « combinés par l'acteur doivent toujours avoir l'apparence  
 « de l'inspiration, et les effets inspirés nous être toujours  
 « conservés par les combinaisons de l'acteur. »

Talma, qui du passé n'eut jamais le dédain,  
 Par la voix de Monvel s'inspirait de Lekain.

MONVEL (Jacques-Marie Boutet de), né en 1745 à Lunéville, débuta en 1770, quitta la France en 1784 et devint lecteur du roi de Suède, revint à Paris, entra au théâtre de la rue Richelieu où se trouvaient déjà Grandménil, Dugazon, Talma, etc., fit partie de la réunion des sociétaires effectuée en 1798, se retira en 1806 et mourut en

1844. La voix, le physique chez Monvel n'étaient pas à la hauteur de son âme et de son intelligence: acteur profond et pathétique, il fut un des *diseurs* les plus parfaits du théâtre; mais faible et chétif, il se vit obligé de renoncer aux premiers rôles de la tragédie, dans lesquels il s'était essayé après la mort de Lekain; on le citait surtout dans *Auguste* de *Cinna*. Quand Talma joua ce rôle, il répondit en effet à ceux qui vinrent le complimenter: *Je n'ai d'autre mérite que celui de me ressouvenir de Monvel; je n'aurais pu faire mieux.* Talma se plaisait à répéter combien les conseils et l'exemple de ce grand comédien lui avaient été utiles. Dans des conversations qui ont été publiées, il s'exprimait ainsi: *Que d'applaudissements, que de couronnes, dont le public m'a fait hommage, devraient retourner au front de Lekain! Monvel, par sa mémoire, qui avait tout retenu, et par son intelligence, qui avait tout compris, Monvel m'a révélé quelques-uns des secrets de ce grand maître.* — Monvel a eu de nombreux succès comme auteur: il a écrit des comédies, des drames et des opéras-comiques, dont *Dezède*, *Della-Maria* et *Dalayrac* surtout, ont composé la musique. Il a été membre de l'Institut et professeur au Conservatoire.

Clairon et Dumesnil, et Lekain, et Brizard.

Mademoiselle CLAIRON (Claire-Josèphe-Hippolyte Léris de la Tude, dite), née près de Condé en 1723, morte en 1803; elle débuta à Paris en 1743, et quitta le théâtre en 1765, par

suite de querelles de théâtre. Elle excellait dans la tragédie et fut la digne rivale de mademoiselle Dumesnil; elle a publié ses mémoires<sup>1</sup>.

Mademoiselle DUMESNIL (Marie-Françoise), née à Paris selon quelques-uns, en 1711 ou 1712, selon d'autres, en 1713, morte en 1803. Elle débuta en 1737 au Théâtre-Français et se retira en 1776. Elle n'avait ni cette science du débit, ni ces ingénieuses combinaisons de l'art qu'on admirait dans mademoiselle Clairon; mais nulle actrice ne fut plus terrible et plus pathétique. On a publié un ouvrage intitulé: *Mémoires de mademoiselle Dumesnil*, ouvrage qui ne justifie nullement son titre et qui n'est qu'une réfutation des *Mémoires de mademoiselle Clairon*.

BRIZARD (Jean-Baptiste Britard, dit), né à Orléans, en 1721, débuta au Théâtre-Français en 1757, se retira en 1786 et mourut en 1791; il étudia d'abord la peinture et fut élève de Carle Vanloo. Plus tard, cédant à son goût pour le théâtre, il s'engagea pour Lyon, et vint ensuite à Paris; il eut de grands succès dans les rôles de rois et de pères. Il joua pour la dernière fois le 1<sup>er</sup> avril 1786: on donnait *Horace* et *la Partie de chasse de Henri IV*; il représentait le vieil Horace et Henri IV. Ce soir-là, trois autres acteurs chéris du public, *madame Préville*, *mademoiselle Fanier*, gracieuse soubrette, et le grand comique *Préville* lui faisaient aussi leurs adieux.

<sup>1</sup> Mademoiselle Clairon a eu pour élèves mesdemoiselles Raucourt et Larive, qui ont brillé toutes deux sur la scène tragique.

Dans *la Partie de chasse*, l'émotion des spectateurs fut très-grande, quand ils virent réunis à la même table les quatre célèbres artistes dont le théâtre allait être privé.

En peignant un amour à Zaïre fatal,  
Lekain, plus que Voltaire, était oriental.

Dans une notice sur Lekain, Molé s'exprime ainsi à propos du jeu de Lekain dans *Orosmane*: *Occupé du devoir de soustraire Voltaire à ce reproche (celui d'avoir mis dans un despote ottoman un amour à la française), il ne se mettait point aux genoux de Zaïre : il eût cru donner trop lieu à cette critique, en cédant à un usage français inconnu dans ces climats.*

Fleury fit admirer son persiflage exquis.

FLEURY (Abraham-Joseph comte de Fleury, dit Bénard), né en 1750, selon les uns à Lunéville, selon les autres à Chartres, mort en 1822. Il débuta à la Comédie-Française sans succès en 1774, retourna en province, eut des débuts plus heureux en 1778, et devint un des beaux talents de ce théâtre, qui comptait dans son sein tant d'acteurs justement célèbres. Il se retira en 1818. Il se distinguait par un naturel plein d'esprit et de grâces : personne ne fut plus gentilhomme sur la scène ; il avait l'orthographe de quelques-uns de ses brillants modèles. *Grimod de la Reynière*, dans un journal qu'il rédigeait (*le Censeur dramatique*), lui ayant reproché un fait qui

était faux, Fleury lui écrivit : « M. Grimod de la Reynière, vous en *n'avez* menti, » et Grimod ne manqua pas de citer la phrase avec la malencontreuse négation. — C'était d'ailleurs un noble caractère, plein de courage et de loyauté. — Il a été professeur au Conservatoire.

Un acteur applaudi sur la tragique scène,  
Satyrus, aperçoit le triste Démosthène.

On peut lire dans l'Histoire ancienne de Rollin le récit de tous les travaux accomplis par Démosthène pour corriger les vices de son débit et de son action oratoires. Ce fut, en effet, Satyrus, un des acteurs les plus aimés des Athéniens, qui ranima son courage et lui montra le pouvoir de l'art de dire. Eschine, son plus digne rival à la tribune, avait été un médiocre acteur. — On connaît la réponse de Démosthène à ceux qui lui demandaient quelles étaient les qualités les plus nécessaires à l'orateur : « Il y en a trois, disait-il : l'action, l'action et l'action. »

---

## NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

Ce ridicule nom, qu'au public il jetait,  
De sa bouche moqueuse avec peine sortait.

Il ne faudrait pas conclure de ces vers que Fleury avait sur la scène l'habitude de s'adresser au public : cela ne se doit point faire, et il ne le faisait point; mais il y a certains traits que l'on peut, pour ainsi dire, lancer à ses auditeurs de la salle, sans paraître les leur envoyer et sans sortir de son personnage : c'est ce que Fleury savait faire et ce qu'il faisait dans *Clitandre* à propos du nom de *Trissotin*, avec le goût et la grâce qui lui étaient naturels.

Et Lecouvreur, trop tôt ravie à Melpomène,  
A parlé comme lui sur la tragique scène.

Mademoiselle LECOUVREUR (Adrienne), née en 1690, à Fismes, petite ville de la Champagne, morte en 1730. Elle débuta en 1717 : elle avait dans les rôles de la tragédie ce parler noble et cette grandeur simple dont Baron offrit un modèle si parfait. On a publié un recueil de ses lettres qui

atteste un esprit plein de naturel et de grâce. Femme du meilleur ton, elle était, malgré les préjugés du temps, recherchée par les dames du rang le plus élevé. On connaît sa liaison avec le maréchal de Saxe. On a prétendu qu'elle mourut empoisonnée par la duchesse de Bouillon, sa rivale dans le cœur de l'illustre guerrier qui, à cette époque, n'était point encore le héros de Fontenoy, de Raucoux et de Laufeld. Voltaire pense que la mort d'Adrienne ne fut due qu'à des causes naturelles. Sa santé avait toujours été faible: tombée malade le vendredi 17 mars 1730, elle mourut d'un flux de sang, le lundi 20. Le clergé s'étant opposé à ce que son corps reçût la sépulture ecclésiastique, des porte-faix furent obligés de choisir une heure de la nuit pour l'enterrer clandestinement près des bords de la Seine, au coin de la rue de Bourgogne. C'est une des plus rares intelligences, un des talents les plus élevés et les plus purs dont le Théâtre-Français ait le droit d'être fier.

Le bon Lamotte-Houdard, tout rayonnant d'orgueil,  
Pour vous crier bravo sortira du cercueil.

Lamotte-Houdard, littérateur distingué de la fin du siècle de Louis XIV. Il s'essaya dans tous les genres de composition. Son plus grand succès au théâtre fut la tragédie *d'Inès de Castro*. Il attaqua les anciens et décria la poésie. Il voulait que l'on écrivit la tragédie en prose; Voltaire le combattit : sa prédilection pour la prose se trahit par le

prosaïsme de ses vers. On raconte qu'il dit un jour à Voltaire : « Je mettrai votre *Zaïre* en prose. — Et moi, répondit celui-ci, je mettrai votre *Inès* en vers. » Il se faisait remarquer du reste par l'aménité de son caractère et par l'urbanité qu'il apportait dans les discussions littéraires.

Avec quel art exquis, quelles fines nuances,  
D'un valet écoutant *les fausses confidences*,  
Sur son front, dans ses yeux pleins d'un trouble enchanteur,  
Mars laissait arriver le secret de son cœur !

Mademoiselle MARS (Anne-Françoise-Hippolyte), née à Rouen en 1778, morte à Paris en 1847. Elle débuta en 1795 au théâtre Feydeau où plusieurs membres de l'ancienne Comédie-Française, récemment sortis de prison, obtenaient un succès prodigieux, dus non-seulement à leurs talents et à leur admirable ensemble, mais encore à l'intérêt excité par leurs malheurs et par le danger qu'ils avaient couru. Fille de Monvel, un des grands comédiens qui avaient joué à côté de Lekain, de Préville et de Molé, mademoiselle Mars fut douée de tous les avantages physiques qui avaient manqué à son père. Sa voix surtout avait un charme irrésistible, et la jeunesse chez elle survécut longtemps à son jeune âge : chez Monvel, au contraire, la vieillesse avait été précoce. Elle présenta, avec un succès égal, ce que dans la langue du théâtre on appelle les *ingénuités* et les *grandes coquettes* ; mais les vieillards de l'orchestre la trouvaient plus parfaite dans

le premier emploi que dans le second. *Victorine*, du *Philosophe sans le savoir*, et *Araminte*, des *Fausses confidences*, ont peut-être été ses deux plus beaux triomphes. Elle a brillé dans beaucoup de comédies et de drames de l'époque moderne. Nulle actrice ne montra sur la scène plus de grâce et de goût. Après sa retraite, elle fut nommée inspectrice des études dramatiques au Conservatoire.

Un grand acteur anglais, cher à sa nation,  
Garrick, fit admirer sa muette action.

GARRICK (David), né en Angleterre, à Hereford, en 1716, mort en 1779, originaire d'une famille française de protestants réfugiés. Il débuta en 1744 et quitta la scène en 1776. Il est regardé comme le plus grand acteur des temps modernes. Grâce à la prodigieuse souplesse de son talent, à l'étonnante mobilité de sa physionomie, il jouait tous les genres, prenait tous les tons et toutes les formes. On prétend qu'après la mort de Fielding, qui ne s'était jamais fait peindre, Garrick, s'étant revêtu d'un costume semblable à celui que portait ordinairement l'auteur de *Tom Jones*, reproduisit fidèlement ses traits et fut le modèle du seul portrait qui existe du célèbre romancier anglais. Quant à l'anecdote que je cite, elle est très-connue et m'a été racontée par de vieux amateurs de théâtre dont je me plaisais, dans ma jeunesse, à interroger les curieux souvenirs. — Garrick voyagea en France et se lia avec Lekain et Préville. Dans un ouvrage in-

titulé : *Mémoires de Lekain*, on trouve quelques lettres adressées au tragédien français par le Roscius de l'Angleterre ; elles attestent l'amitié qui unissait ces deux talents supérieurs. A l'époque où l'on refusait, en France, la sépulture aux plus grandes célébrités de notre scène, les restes de Garrick, honorés de magnifiques obsèques auxquelles assistèrent les plus hauts personnages de l'État, furent déposés à l'abbaye de Westminster, à côté des souverains et des grands hommes de l'Angleterre. — Garrick fut directeur de théâtre, et il eut de très-grands succès comme auteur dramatique.

---

### NOTE DU CHANT TROISIÈME.

De l'amour du théâtre un jeune homme animé  
Avait vu dans Alceste un acteur renommé,  
Fleury, brillant Moncade aux manières charmantes,  
Moins fait pour les amours, les haines véhémentes.

L'anecdote qui termine ce chant m'a été racontée par M. Arnould, le mari de madame Arnould-Plessy, ma camarade et mon amie. Fort jeune encore, il fut conduit par Pigault-Lebrun dans la loge de Fleury, tout émerveillé du talent déployé par cet acteur dans le rôle du *Misanthrope*, et là se passa la scène que j'ai décrite et qui fait tant d'honneur à Fleury.

---

#### **NOTE DU CHANT QUATRIÈME.**

Aussi devant la cour lorsqu'il eut le courage  
De remplacer Grandval au séduisant visage.

GRANDVAL (Charles-François-Nicolas Racot de), né à Paris en 1711, mort en 1784. Il débuta en 1729, se retira en 1762, rentra en 1764 et prit sa retraite définitive en 1768. Il joua avec un grand succès les premiers rôles de la tragédie et de la comédie. Cependant, surpassé par Lekain dans le genre tragique, il se vit forcé de lui abandonner les principaux rôles de son emploi. Il conserva sa supériorité dans la comédie; on le citait comme l'acteur le plus noble et le plus décent que le théâtre eût encore possédé. Son jeu se faisait remarquer par une finesse étonnante, par des grâces exquises et des nuances d'une extrême délicatesse. Il avait un grasseyement très-prononcé, qui pendant longtemps lui fut pardonné, mais qui lui attira, sur la fin de sa carrière, les rigueurs du public. Il était homme d'esprit, et il a fait imprimer quelques comédies très-gaies, mais d'un genre licen-

cieux. — Sa femme, Marie-Geneviève DUPRÉ, eut aussi un talent distingué dans les premiers rôles de la comédie; elle débuta en 1734, se retira en 1760 et mourut en 1783. On a peu de renseignements sur elle.

